

mais si, fans me laisser épouvanter par l'ambassade nocturne de Mde. de Luxembourg & troubler par ses allarmes, j'avois continué de tenir ferme, comme j'avois commencé, & qu'au lieu de rester au château, je m'en fusse retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-je également été décrété? Grande question d'où dépend la solution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Exemple grossier, mais sensible, de l'importance des moindres détails, dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes, pour les découvrir par induction.

Fin du onzième Livre.

LES
CONFESIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DOUZIÈME.

ICI commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli, fans que de quelque façon que je m'y sois pu prendre, il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abîme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en aperçois l'instrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met

en œuvre. L'opprobre & les malheurs tombent sur moi comme d'eux-mêmes & sans qu'il y paroisse. Quand mon cœur déchiré laisse échapper des gémissemens, j'ai l'air d'un homme qui se plaint sans sujet, & les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, sans qu'il s'en doute lui-même, & sans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai soufferts, & tout ce qui m'est arrivé, je suis hors d'état de remonter à la main motrice, & d'assigner les causes en disant les faits. Ces causes primitives sont toutes marquées dans les trois précédens livres; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs secrets y sont exposés. Mais dire en quoi ces diverses causes se combinent

pour opérer les étranges événemens de ma vie : voilà ce qu'il m'est impossible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'assez généreux pour vouloir approfondir ces mystères, & découvrir la vérité, qu'ils relisent avec soin les trois précédens livres, qu'ensuite à chaque fait qu'ils liront dans les suivans, ils prennent les informations qui feront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent jusqu'aux premiers moteurs de tout, je fais certainement à quel terme aboutiront leurs recherches; mais je me perds dans la route obscure & tortueuse des souterrains qui les y conduiront.

Durant mon séjour à Yverdon, j'y fis connoissance avec toute la famille de M. Roguin, & entr'autres avec sa nièce Mde. Boy de la

Tout & ses filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avois autrefois connu le père à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir son oncle & ses sœurs; sa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, m'enchantait par son grand sens & son excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère & à la fille. Cette dernière étoit destinée par M. Roguin au colonel son neveu, déjà d'un certain âge, & qui me témoignoit aussi la plus grande affection; mais quoique l'oncle fut passionné pour ce mariage, que le neveu le desirât fort aussi, & que je prisse un intérêt très-vif à la satisfaction de l'un & de l'autre, la grande disproportion d'âge & l'extrême répugnance de la jeune personne, me firent concourir avec la mère à détourner ce mariage, qui ne se fit point. Le colonel épousa

depuis Mademoiselle Dillan sa parente, d'un caractère & d'une beauté bien selon mon cœur, & qui l'a rendu le plus heureux des maris & des pères. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occasion contrarié ses desirs. Je m'en suis consolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers sa famille, le devoir de la plus sainte amitié, qui n'est pas de se rendre toujours agréable, mais de conseiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute sur l'accueil qui m'attendoit à Genève, au cas que j'eusse envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 18 Juin, c'est-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables absurdités étoient cumulées dans ce second décret, & l'édit ecclésiastique y étoit si formellement violé, que je

refusai d'ajouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une si manifeste & criante infraction de toutes les lois, à commencer par celle du bon sens, ne mit Genève sens-dessus dessous; j'eus de quoi me rassurer; tout resta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuistres comme un écolier qu'on menaceroit du fouet, pour n'avoir pas bien dit son catéchisme.

Ces deux décrets furent le signal du cri de malédiction qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures sonnèrent le plus terrible toc-

fin. Les François surtout, ce peuple si doux, si poli, si généreux, qui se pique si fort de bienfaisance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ses vertus favorites, se signala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du journal de Trévoux fit sur ma prétendue Lycantropie un écart qui montroit assez bien la sienne. Enfin, vous eussiez dit qu'on craignoit à Paris de se faire une affaire avec la police, si, publiant un écrit sur quelque sujet que ce pût être, on manquoit d'y larder quelque insulte contre moi. En cherchant vainement la cause de cette unanime animosité, je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi! le rédac-

teur de la Paix perpétuelle souffle la discorde; l'éditeur du Vicairé Savoyard est un impie; l'auteur de la nouvelle Héloïse est un loup; celui de l'Emile est un enragé! Eh mon Dieu, qu'aurois-je donc été si j'avois publié le livre de l'Esprit ou quelque autre ouvrage semblable? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre sa voix à celle de ses persécuteurs, le vengea d'eux par ses éloges. Que l'on compare son livre & les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe; qu'on trouve à ces différences des causes qui puissent contenter un homme sensé; voilà tout ce que je demande, & je me tais.

Je me trouvois si bien du séjour d'Yverdon, que je pris la résolution

d'y rester à la vive sollicitation de M. Roguin & de toute sa famille. M. de Moiry de Gingins, baillif de cette ville, m'encourageoit aussi par ses bontés à rester dans son gouvernement. Le colonel me pressa si fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans sa maison, entre cour & jardin, que j'y consentis, & aussitôt il s'empressa de le meubler & garnir de tout ce qui étoit nécessaire pour mon petit ménage.

Le banneret Roguin, des plus empressés autour de moi, ne me quittoit pas de la journée. J'étois toujours très-sensible à tant de caresses, mais j'en étois quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement étoit déjà marqué, & j'avois écrit à Thérèse de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un

orage contre moi, qu'on attribuoit aux dévots, & dont je n'ai pu pénétrer la première cause. Le sénat excité, sans qu'on sût par qui, paroïssoit ne vouloir pas me laisser tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le baillif de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à plusieurs membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, & leur faisant honte de vouloir refuser à un homme de mérite opprimé l'asyle que tant de bandits trouvoient dans leurs états. Des gens sensés ont présumé que la chaleur de ses reproches avoit plus aigri qu'adouci les esprits. Quoiqu'il en soit, son crédit, ni son éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me signifier, il m'en avertit d'avance, & pour ne pas attendre cet ordre, je résolus de partir dès

le lendemain. La difficulté étoit de savoir où aller, voyant que Genève & la France m'étoient fermées, & prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empresseroit d'imiter son voisin.

Mde. Boy de la Tour me proposa d'aller m'établir dans une maison vide, mais toute meublée, qui appartenoit à son fils au village de Motiers dans le Val-de-Travers, comté de Neuchâtel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverser pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à-propos, que dans les états du roi de Prusse je devois naturellement être à l'abri des persécutions, & qu'au moins la religion n'y pouvoit guères servir de prétexte. Mais une secrète difficulté, qu'il ne me convenoit pas de dire, avoit bien de quoi me faire hésiter. Cet amour inné de la justice qui dévora tou-

jours mon cœur, joint à mon penchant secret pour la France, m'avoit inspiré de l'averfion pour le roi de Prusse, qui me paroiffoit, par ses maximes & par sa conduite, fouler aux pieds tout respect pour la loi naturelle, & pour tous les devoirs humains. Parmi les estampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorenci, étoit un portrait de ce prince, au-dessous duquel étoit un distique qui finissoit ainsi :

Il pense en philosophe, & se conduit en roi.

Ce vers qui, sous toute autre plume, eût fait un assez bel éloge, avoit sous la mienne un sens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce distique avoit été vu de tous ceux qui venoient me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'A-

lembert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le soin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un passage de l'Emile où, sous le nom d'Adraсте, roi des Dauniens, on voyoit assez qui j'avois en vue, & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs, puisque Mde. de B.....s m'avoit mis plusieurs fois sur cet article. Ainsi j'étois bien sûr d'être inscrit en encre rouge sur les registres du roi de Prusse, & supposant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avois osé lui attribuer, mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela seul que lui déplaire : car on fait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même sans me connoître, & sur la seule lecture de mes écrits.

J'osai pourtant me mettre à sa

merci, & je crus courir peu de risque. Je savois que les passions basses ne subjuguent que les hommes foibles, & ont peu de prise sur les ames d'une forte trempe, telles que j'avois toujours reconnu la sienne. Je jugeois que dans son art de régner il entroit de se montrer magnanime en pareille occasion, & qu'il n'étoit pas au-dessus de son caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balancerait pas un moment en lui l'amour de la gloire, & me mettant à sa place, je ne crus pas impossible qu'il se prévalût de la circonstance pour accabler du poids de sa générosité l'homme qui avoit osé mal penser de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour sentir le prix, & je me dis : Quand Jean-Jaques s'élève à côté de Coriolan,
Frédéric

Frédéric fera-t-il au-dessous du général des Volsques ?

Le colonel Roguin voulut absolument passer avec moi la montagne, & venir m'installer à Motiers. Une belle-sœur de Mde. Boy de la Tour, appelée Mde. Girardier, à qui la maison que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaisir ; cependant elle me mit de bonne grâce en possession de mon logement, & je mangeai chez elle en attendant que Thérèse fut venue, & que mon petit ménage fut établi.

Depuis mon départ de Montmorenci, sentant bien que je serois désormais fugitif sur la terre, j'hésitois à permettre qu'elle vint me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je sentois que par cette catastrophe nos relations alloient changer, &

que ce qui, jusqu'alors, avoit été faveur & bienfait de ma part, le seroit désormais de la sienne. Si son attachement restoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en seroit déchirée, & sa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma disgrâce attiédissoit son cœur, elle me seroit valoir sa constance comme un sacrifice, & au lieu de sentir le plaisir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne sentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me suivre partout où le sort me forçoit d'aller.

Il faut dire tout : je n'ai dissimulé ni les vices de ma pauvre maman, ni les miens ; je ne dois pas faire plus de grâce à Thérèse, & quelque plaisir que je prenne à rendre honneur à une personne qui m'est si chère, je ne veux pas non plus déguiser ses torts, si tant est

même qu'un changement involontaire dans les affections du cœur soit un vrai tort. Depuis long-temps je m'apercevois de l'attédissement du sien. Je sentoais qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, & je le sentoais d'autant mieux que j'étois le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avois senti l'effet auprès de maman, & cet effet fut le même auprès de Thérèse : N'allons pas chercher des perfections hors de la nature ; il seroit le même auprès de quelque femme que ce fût. Le parti que j'avois pris à l'égard de mes enfans, quelque bien raisonné qu'il m'eut paru, ne m'avoit pas toujours laissé le cœur tranquille. En méditant mon traité de l'éducation, je sentis que j'avois négligé des devoirs dont rien ne pouvoit me dis-

penfer. Le remords enfin devint fi vif, qu'il m'arracha prefque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile, & le trait même eft fi clair, qu'après un tel paffage il eft furprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma fituation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par l'animofité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidive, & n'en voulant pas courir le rifque, j'aimai mieux me condamner à l'abftinence que d'expofer Thérèfe à fe voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit fenfiblement mon état : cette double raifon m'avoit fait former des réfolutions que j'avois quelquefois affez mal tenues ; mais dans lesquelles je perfiftois avec plus de

confiance depuis trois ou quatre ans ; c'étoit auffi depuis cette époque que j'avois remarqué du refroidiffement dans Thérèfe : elle avoit pour moi le même attachement par devoir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit néceffairement moins d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, sûre de la continuation de mes foins où qu'elle put être, elle aimeroit peut-être mieux rester à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre féparation, elle avoit exigé de moi des promeffes fi positives de nous rejoindre, elle en exprimoit fi vivement le défir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de féparation, j'eus à peine celui d'y penfer moi-même ;

& après avoir senti dans mon cœur combien il m'étoit impossible de me passer d'elle, je ne songeai plus qu'à la rappeler incessamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit depuis tant d'années notre première séparation. Nous l'avions sentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel saisiffement en nous embrassant! O que les larmes de tendresse & de joie sont douces! Comme mon cœur s'en abreuve! Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là?

En arrivant à Motiers j'avois écrit à milord Keith, Maréchal d'Ecosse, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les états de sa Majesté, & pour lui demander sa protection. Il me répondit avec la géné-

rosité qu'on lui connoit & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec M. Martinet, châtelain du Val-de-Travers, qui étoit en grande faveur auprès de son Excellence. L'aspect vénérable de cet illustre & vertueux Ecossois, m'émut puissamment le cœur, & dès l'instant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui, de ma part est toujours demeuré le même, & qui le seroit toujours de la sienne, si les traîtres qui m'ont ôté toutes les consolations de la vie, n'eussent profité de mon éloignement pour abuser sa vieillesse & me défigurer à ses yeux.

George Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse, & frère du célèbre général Keith, qui vécut glorieusement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté son pays dans sa jeunesse & y fut proscrit pour s'être

attaché à la maison Stuart, dont il se dégoûta bientôt par l'esprit injuste & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura longtemps en Espagne dont le climat lui plaisoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainsi que son frère, au roi de Prusse, qui se connoissoit en hommes, & les accueillit comme ils le méritoient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands services que lui rendit le Maréchal Keith, & par une chose bien plus précieuse encore, la sincère amitié de milord Maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fière, ne pouvoit se plier que sur le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit si parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que Frédéric, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le char-

gea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Espagne, & enfin le voyant déjà vieux, avoir besoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuse occupation d'y passer le reste de sa vie, à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchâtelois qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne se connoissent point en véritable étoffe, & mettent l'esprit dans les longues phrases, voyant un homme froid & sans façon, prirent sa simplicité pour de la hauteur, sa franchise pour de la rusticité, son laconisme pour de la bêtise, se cabrèrent contre ses soins bienfaisans, parce que voulant être utile & non cajoleur, il ne savoit point flatter les gens qu'il n'estimoit pas. Dans la ridicule affaire du ministre Petitpierre, qui fut

chassé par ses confrères, pour n'avoir pas voulu qu'ils fussent damnés éternellement, milord s'étant opposé aux usurpations des ministres, vit soulever contre lui tout le pays dont il prenoit le parti, & quand j'y arrivai ce stupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il passoit au moins pour un homme qui se laissoit prévenir, & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuste. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir sur la maigreur de son corps, déjà décharné par les ans, mais en levant les yeux sur sa physionomie animée, ouverte & noble, je me sentis saisi d'un respect mêlé de confiance qui l'emporta sur tout autre sentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre chose,

comme si j'eusse été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous asseoir. L'empesé châtelain resta debout. Pour moi je vis dans l'œil perçant & fin de milord, je ne fais quoi de si caressant, que me sentant d'abord à mon aise, j'allai sans façon partager son sofa, & m'asseoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'instant, je sentis que cette liberté lui faisoit plaisir, & qu'il se disoit en lui-même : celui-ci n'est pas un Neuchâtelois.

Effet singulier de la grande convenance des caractères ! Dans un âge où le cœur a déjà perdu sa chaleur naturelle, celui de ce bon vieillard se réchauffa pour moi d'une façon qui surprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers, sous prétexte de tirer des cailles, & y passa deux jours sans toucher un fusil. Il s'établit entre nous une telle

amitié, car c'est le mot, que nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre : le château de Colombier qu'il habitoit l'été, étoit à six lieues de Motiers; j'allai tous les quinze jours au plus tard y passer vingt-quatre heures, puis je revenois de même en pèlerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis dans mes courses de l'Hermitage à Eaubonne, étoit bien différente assurément, mais elle n'étoit pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier.

Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versé dans ma route, en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard! Je l'appelois mon père, il m'appeloit son enfant. Ces doux noms rendent en partie l'idée de

l'attachement qui nous unissoit, mais ils ne rendent pas encore celle du besoin que nous avions l'un de l'autre, & du désir continuel de nous rapprocher. Il vouloit absolument me loger au château de Colombier, & me pressa long-temps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux passer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchise & ne m'en parla plus. O bon milord! O mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous! Ah les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme, vous êtes & ferez toujours le même pour moi qui suis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord Maréchal n'est pas sans défaut : c'est un sage, mais c'est un homme. Avec l'esprit le plus pénétrant, avec le tac le plus fin qu'il soit possible d'avoir, avec la plus profonde connoissance des hommes, il se laisse abuser quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur singulière, quelque chose de bizarre & d'étranger dans son tour d'esprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & se souvient d'eux au moment qu'ils y pensent le moins : ses attentions paroissent hors de propos : ses cadeaux sont de fantaisie & non de convenance. Il donne ou envoie à l'instant ce qui lui passe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois désirant entrer au service du roi de Prusse, se présente à lui : Milord lui donne au lieu de lettre, un petit sachet

plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette singulière recommandation le roi place à l'instant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que les esprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites bifarrieres semblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord Maréchal que plus intéressant. J'étois bien sûr, & j'ai bien éprouvé dans la suite, qu'elles n'influoient pas sur les sentimens, ni sur les soins que lui prescrivit l'amitié dans les occasions sérieuses. Mais il est vrai que dans la façon d'obliger, il met encore la même singularité que dans ses manières. Je n'en citerai qu'un seul trait sur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte pour moi, je la partageois d'ordinaire en partant après diné

& couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte, appelé Sandoz, ayant à solliciter à Berlin une grâce qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à son Excellence de la demander pour lui : volontiers. Je le mène avec moi ; je le laisse dans l'anti-chambre & je parle de son affaire à milord, qui ne me répond rien. La matinée se passe ; en traversant la salle pour aller dîner, je vois le pauvre Sandoz qui se morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié, je lui en reparle avant de nous mettre à table ; mot, comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire sentir combien je l'importunois, un peu dure, & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain, je fus bien surpris du remerciement qu'il me fit, du bon accueil & du bon dîné qu'il avoit

avoit eu chez S. E., qui de plus avoit reçu son papier. Trois semaines après, milord lui envoya le rescrit qu'il avoit demandé, expédié par le ministre & signé du roi, & cela, sans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un seul mot, ni à lui non plus, sur cette affaire, dont je crus qu'il ne vouloit pas se charger.

Je voudrois ne pas cesser de parler de George Keith : c'est de lui que me viennent mes derniers souvenirs heureux ; tout le reste de ma vie n'a plus été qu'afflictions & ferremens de cœur. La mémoire en est si triste, & m'en vient si confusément, qu'il ne m'est pas possible de mettre aucun ordre dans mes récits, je serai forcé désormais de les arranger au hasard & comme ils se présenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude sur mon asyle par la ré-

ponse du roi à milord Maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-seulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarrassé d'une pareille commission, & ne sachant comment s'en acquiter honnêtement, tâcha d'en exténuier l'insulte en transformant cet argent en nature de provisions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon petit ménage; il ajouta même, & peut-être de son chef, que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maison à ma fantaisie, si j'en voulois choisir l'emplacement. Cette dernière offre me toucha fort, & me fit oublier la mesquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai Fré-

déric comme mon bienfaiteur & mon protecteur, & je m'attachai si sincèrement à lui, que je pris dès-lors autant d'intérêt à sa gloire que j'avois trouvé jusqu'alors d'injustice à ses succès. A la paix qu'il fit peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût: c'étoit un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maison que j'habitois, & où j'eus, il est vrai, la fierté vindicative de dépenser presque autant d'argent qu'il m'en avoit voulu donner. La paix conclue, je crus que sa gloire militaire & politique étant au comble, il alloit s'en donner une d'une autre espèce en revivifiant ses états, en y faisant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau sol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ses voisins, en se faisant l'arbitre de

L'Europe après en avoir été le terreur. Il pouvoit fans risque poser l'épée, bien sûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne désarmoit pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ses avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'osai lui écrire à ce sujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de sa trempe, porter jusqu'à lui cette sainte voix de la vérité, que si peu de rois sont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en secret & de moi à lui que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord Maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi toute cachetée. Milord envoya la lettre sans s'informer de son contenu. Le roi n'y fit aucune réponse, & quelque temps après, milord Maréchal étant allé à Berlin, il lui dit seulement que je l'avois bien grondé.

Je compris par-là que ma lettre avoit été mal reçue, & que la franchise de mon zèle avoit passé pour la rusticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvoit très-bien être; peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire, & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du sentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établissement à Motiers - Travers, ayant toutes les assurances possibles qu'on m'y laisseroit tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle. Elle m'étoit venue diverses fois dans le cours de ma vie, & elle me revint souvent à Montmorenci, où le fréquent usage des sondes, me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. La

commodité d'un tailleur arménien, qui venoit souvent voir un parent qu'il avoit à Montmorenci, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au risque du qu'en dira-t-on, dont je me souciois très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mde. de Luxembourg, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garde-robe arménienne; mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles, & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de mes maux, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, surtout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même sans scandale. Je pris donc la veste, le

caffetan, le bonnet fourré, la ceinture, & après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord Maréchal. S. E. me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment *salamaleki*, après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne songeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait désœuvrement: mon imagination remplissant tous les vides, suffit seule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, assis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu supporter. Quand on marche, qu'on se promène, encore

passé ; les pieds & les yeux font au moins quelque chose : mais rester là les bras croisés , à parler du temps qu'il fait & des mouches qui volent , ou , qui pis est , à s'entreprendre des complimens , cela m'est un supplice insupportable. Je m'avisai , pour ne pas vivre en sauvage , d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon couffin dans mes visites , ou j'allois , comme les femmes , travailler à ma porte & causer avec les passans. Cela me faisoit supporter l'inanité du babillage , & passer mon temps sans ennui chez mes voisines , dont plusieurs étoient assez aimables , & ne manquoient pas d'esprit. Une entr'autres , appelée Isabelle d'Ivernois , fille du procureur-général de Neuchâtel , me parut assez estimable pour me lier avec elle d'une amitié particulière , dont elle ne s'est pas mal

trouvée , par les conseils utiles que je lui ai donnés , & par les soins que je lui ai rendus dans des occasions essentielles , de sorte que maintenant , digne & vertueuse mère de famille , elle me doit peut-être sa raison , son mari , sa vie & son bonheur. De mon côté , je lui dois des consolations très-douces , & surtout durant un bien triste hiver où , dans le fort de mes maux & de mes peines , elle venoit passer avec Thérèse & moi de longues soirées , qu'elle favoit nous rendre bien courtes par l'agrément de son esprit & par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appeloit son papa , je l'appelois ma fille , & ces noms que nous nous donnons encore , ne cesseront point , je l'espère , de lui être aussi chers qu'à moi. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose , j'en faisois présent

à mes jeunes amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfans ; sa sœur aînée en eut un à ce titre, & l'a mérité ; Isabelle en eut un de même, & ne l'a pas moins mérité par l'intention. Mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire sa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une & à l'autre des lettres, dont la première a couru le monde ; mais tant d'éclat n'alloit pas à la seconde : l'amitié ne marche pas avec si grand bruit.

Parmi les liaisons que je fis à mon voisinage, & dans les détails desquelles je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avoit une maison sur la montagne où il venoit passer les étés. Je n'étois pas empesé de sa connoissance, parce que je savois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord

Maréchal, qu'il ne voyoit point. Cependant, comme il me vint voir & me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour ; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoissance avec M. D. P....u, & ensuite une amitié trop intime, pour que je puisse me dispenser de parler de lui.

M. D. P....u étoit américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le successeur, M. le Chambrier, de Neuchâtel, épousa la veuve. Devenue veuve une seconde fois, elle vint, avec son fils, s'établir dans le pays de son second mari.

D. P....u, fils unique, fort riche, & tendrement aimé de sa mère, avoit été élevé avec assez de soin, & son éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de connoissances, quelque goût pour les arts,

& il se piquoit surtout d'avoir cultivé sa raison : son air hollandois, froid philosophe, son teint bafané, son humeur silencieuse & cachée, favoriseroient beaucoup cette opinion. Il étoit sourd & goutteux, quoique jeune encore. Cela rendoit tous ses mouvemens fort posés, fort graves, & quoiqu'il aimât à disputer, généralement il parloit peu, parce qu'il n'entendoit pas. Tout cet extérieur m'en imposa. Je me dis, voici un penseur, un homme sage, tel qu'on seroit heureux d'avoir un ami. Pour achever de me prendre, il m'adressoit souvent la parole, sans jamais me faire aucun compliment. Il me parloit peu de moi, peu de mes livres, très-peu de lui; il n'étoit pas dépourvu d'idées, & tout ce qu'il disoit étoit juste. Cette justesse & cette égalité m'attirèrent. Il n'avoit

dans l'esprit ni l'élévation, ni la finesse de milord Maréchal, mais il en avoit la simplicité; c'étoit toujours le représenter en quelque chose. Je ne m'engouai pas, mais je m'attachai par l'estime, & peu-à-peu cette estime amena l'amitié, & j'oubliai totalement avec lui l'objection que j'avois faite au baron d'H.....k, qu'il étoit trop riche.

Pendant assez long-temps, je vis peu D. P.....u, parce que je n'allois point à Neuchâtel, & qu'il ne venoit qu'une fois l'année à la montagne du colonel Pury. Pourquoi n'allois-je point à Neuchâtel? C'est un enfantillage qu'il ne faut pas taire.

Quoique protégé par le roi de Prusse & par milord Maréchal, si j'évitai d'abord la persécution dans mon asyle, je n'évitai pas du moins

les murmures du public, des magistrats municipaux, des ministres. Après le branle donné par la France, il n'étoit pas du bon air de ne pas me faire au moins quelque insulte: on auroit eu peur de paroître improuver mes persécuteurs, en ne les imitant pas. La classe de Neuchâtel, c'est-à-dire, la compagnie des ministres de cette ville, donna le branle en tentant d'émouvoir contre moi le conseil d'état. Cette tentative n'ayant pas réussi, les ministres s'adressèrent au magistrat municipal, qui fit aussitôt défendre mon livre, & me traitant en toute occasion peu honnêtement, faisoit comprendre, & disoit même que si j'avois voulu m'établir dans la ville, on ne m'y auroit pas souffert. Ils remplirent leur Mercure d'inepties & du plus plat caffardage, qui, tout en faisant rire les gens sensés,

ne laissoit pas d'échauffer le peuple & de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchoit pas qu'à les entendre, je ne dussé être très-reconnoissant de l'extrême grâce qu'ils me faisoient de me laisser vivre à Motiers, où ils n'avoient aucune autorité; ils m'auroient volontiers mesuré l'air à la pinte, à condition que je l'eussé payé bien cher. Ils vouloient que je leur fusse obligé de la protection que le roi m'accordoit malgré eux, & qu'ils travailloient sans relâche à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réussir, après m'avoir fait tout le tort qu'ils purent, & m'avoir décrié de tout leur pouvoir, ils se firent un mérite de leur impuissance, en me faisant valoir la bonté qu'ils avoient de me souffrir dans leur pays. J'aurois dû leur rire au nez pour toute réponse, je fus assez bête pour me piquer,

& j'eus l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, résolution que je tins près de deux ans, comme si ce n'étoit pas trop honorer de pareilles espèces que de faire attention à leurs procédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent leur être imputés, puisqu'ils n'agissent jamais que par impulsion. D'ailleurs, des esprits sans culture & sans lumières, qui ne connoissent d'autre objet de leur estime, que le crédit, la puissance & l'argent, sont bien éloignés même de soupçonner qu'on doive quelque égard aux talens, & qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village qui pour ses malversations avoit été cassé, disoit au lieutenant du Val-de-Travers, mari de mon Isabelle : *On dit que ce Rousseau à tant d'esprit ; amenez-le moi, que je voie si cela est vrai.* Assurément, les mécontentemens

mens d'un homme qui prend un pareil ton doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitoit à Paris, à Genève, à Berne, à Neuchâtel même, je ne m'attendois pas à plus de ménagement de la part du pasteur du lieu. Je lui avois cependant été recommandé par Mde. Boy-de-la-Tour, & il m'avoit fait beaucoup d'accueil ; mais dans ce pays où l'on flatte également tout le monde, les caresses ne signifient rien. Cependant après ma réunion solennelle à l'église réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvois sans manquer à mes engagemens & à mon devoir de citoyen, négliger la profession publique du culte où j'étois rentré : j'assistois donc au service Divin. D'un autre côté, je craignois, en me présentant à la table sacrée, de

m'exposer à l'affront d'un refus, & il n'étoit nullement probable qu'après le vacarme fait à Genève par le conseil, & à Neuchâtel par la classe, il voulut m'administrer tranquillement la Cène dans son église. Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de Montmolin, c'étoit le nom du ministre, pour faire acte de bonne volonté, & lui déclarer que j'étois toujours uni de cœur à l'église protestante; je lui dis en même temps, pour éviter des chicanes sur les articles de foi, que je ne voulois aucune explication particulière sur le dogme. M'étant ainsi mis en règle de ce côté, je restai tranquille, ne doutant pas que M. de Montmolin ne refusât de m'admettre sans la discussion préliminaire dont je ne voulois point, & qu'ainsi tout fut fini

sans qu'il y eut de ma faute: point du tout. Au moment où je m'y attendois le moins, M. de Montmolin vint me déclarer, non-seulement qu'il m'admettoit à la communion sous la clause que j'y avois mise, mais de plus, que lui & ses anciens se faisoient un grand honneur de m'avoir dans son troupeau. Je n'eus de mes jours pareille surprise, ni plus consolante. Toujours vivre isolé sur la terre me paroissoit un destin bien triste, surtout dans l'adversité. Au milieu de tant de proscriptions & de persécutions, je trouvois une douceur extrême à pouvoir me dire, au moins je suis parmi mes frères, & j'allai communier avec une émotion de cœur & des larmes d'attendissement, qui étoient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y put porter.

Quelque temps après, milord m'envoya une lettre de Mde. de B.....s, venue, du moins je le présumai, par la voie de d'Alembert qui connoissoit milord Maréchal. Dans cette lettre, la première que cette Dame m'eut écrite depuis mon départ de Montmorenci, elle me taçoit vivement de celle que j'avois écrite à M. de Montmolin & surtout d'avoir communiqué. Je compris d'autant moins à qui elle en avoit avec sa mercuriale, que depuis mon voyage de Genève, je m'étois toujours déclaré hautement protestant, & que j'avois été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, sans que personne au monde l'eût trouvé mauvais. Il me paroissoit plaisant que Mde. la comtesse de B.....s voulut se mêler de diriger ma conscience en fait de religion. Toutefois comme je ne doutois pas que son intention,

quoique je n'y comprisse rien, ne fut la meilleure du monde, je ne m'offensai point de cette singulière sortie, & je lui répondis sans colère, en lui disant mes raisons.

Cependant les injures imprimées alloient leur train, & leurs benins auteurs reprochoient aux puissances de me traiter trop doucement. Ce concours d'aboyemens dont les moteurs continuoient d'agir sous le voile, avoit quelque chose de sinistre & d'effrayant. Pour moi je laissois dire sans m'émouvoir. On m'assura qu'il y avoit une censure de la Sorbonne, je n'en crus rien. De quoi pouvoit se mêler la Sorbonne dans cette affaire? Vouloit-elle assurer que je n'étois pas Catholique? Tout le monde le savoit. Vouloit-elle prouver que je n'étois pas bon Calviniste? Que lui importoit? C'étoit prendre un soin bien singu-

lier; c'étoit se faire les substituts de nos ministres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus qu'on le faisoit courir sous le nom de la Sorbonne pour se moquer d'elle; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin, quand je ne pus plus douter de son authenticité, tout ce que je me réduisis à croire, fut qu'il falloit mettre la Sorbonne aux petites maisons.

Un autre écrit m'affecta d'avantage, parce qu'il venoit d'un homme pour qui j'eus toujours de l'estime, & dont j'admirois la constance en plaignant son aveuglement. Je parle du Mandement de l'archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devois d'y répondre. Je le pouvois sans m'avilir; c'étoit un cas à peu-près semblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les disputes brutales, à la Voltaire.

Je ne fais me battre qu'avec dignité, & je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups, pour que je daigne me défendre. Je ne doutois point que ce Mandement ne fut de la façon des Jésuites, & quoiqu'ils fussent alors malheureux eux-mêmes, j'y reconnoissois toujours leur ancienne maxime, d'écraser les malheureux. Je pouvois donc aussi suivre mon ancienne maxime, d'honorer l'auteur titulaire, & de foudroyer l'ouvrage, & c'est ce que je crois avoir fait avec assez de succès.

Je trouvai le séjour de Motiers fort agréable, & pour me déterminer à y finir mes jours, il ne me manquoit qu'une subsistance assurée, mais on y vit assez chèrement, & j'avois vu renverser tous mes anciens projets par la dissolution de mon ménage, par l'établissement

d'un nouveau, par la vente ou dissipation de tous mes meubles, & par les dépenses qu'il m'avoit fallu faire depuis mon départ de Montmorenci. Je voyois diminuer journellement le petit capital que j'avois devant moi. Deux ou trois ans suffisoient pour en consumer le reste, sans que je visse aucun moyen de le renouveler, à moins de recommencer à faire des livres; métier funeste auquel j'avois déjà renoncé. Persuadé que tout changeroit bientôt à mon égard, & que le public revenu de sa frénésie en feroit rougir les puissances; je ne cherchois qu'à prolonger mes ressources jusqu'à cet heureux changement, qui me laisseroit plus en état de choisir parmi celles qui pourroient s'offrir. Pour cela je repris mon Dictionnaire de musique, que dix ans de travail avoient déjà

fort avancé, & auquel il ne manquoit que la dernière main & d'être mis au net. Mes livres qui m'avoient été envoyés depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage: mes papiers qui me furent envoyés en même temps, me mirent en état de commencer l'entreprise de mes mémoires, dont je voulois uniquement m'occuper désormais. Je commençai par transcrire des lettres dans un recueil qui put guider ma mémoire dans l'ordre des faits & des temps. J'avois déjà fait le triage de celles que je voulois conserver pour cet effet, & la suite depuis près de dix ans n'en étoit point interrompue. Cependant en les arrangeant pour les transcrire, j'y trouvai une lacune qui me surprit. Cette lacune étoit de près de six mois, depuis Octobre 1756 jusqu'au mois de Mars sui-

vant. Je me souvenois parfaitement d'avoir mis dans mon triage nombre de lettres de Diderot, de De Leyre, de Mde. D'.....y, de Mde. de C.....x, &c. qui remplissoient cette lacune, & qui ne se trouvèrent plus. Qu'étoient-elles devenues? Quelqu'un avoit-il mis la main sur mes papiers pendant quelques mois qu'ils étoient restés à l'hôtel de Luxembourg? Cela n'étoit pas concevable, & j'avois vu M. le Maréchal prendre la clef de la chambre où je les avois déposés. Comme plusieurs lettres de femmes & toutes celles de Diderot étoient sans dates, & que j'avois été forcé de remplir ces dates de mémoire & en tâtonnant, pour ranger ces lettres dans leur ordre, je crus d'abord avoir fait des erreurs de dates, & je passai en revue toutes les lettres qui n'en avoient point ou auquel-

les je l'avois suppléée, pour voir si je n'y trouverois point celles qui devoient remplir ce vide. Cet essai ne réussit point; je vis que le vide étoit bien réel, & que les lettres avoient bien certainement été enlevées. Par qui, & pourquoi? Voilà ce qui me passoit. Ces lettres, antérieures à mes grandes querelles, & du temps de ma première ivresse de la Julie, ne pouvoient intéresser personne. C'étoient tout au plus quelques tracasseries de Diderot, quelques perfidages de De Leyre, des témoignages d'amitié de Mde. de C.....x & même de Mde. D'.....y, avec laquelle j'étois alors le mieux du monde. A qui pouvoient importer ces lettres? qu'en vouloit-on faire? Ce n'est que sept ans après que j'ai soupçonné l'affreux objet de ce vol. Ce déficit bien avéré me fit chercher parmi

mes brouillons si j'en découvrois quelque autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire m'en firent supposer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai furent le brouillon de la Morale fenfitive, & celui de l'extrait des aventures de milord Edouard. Ce dernier, je l'avoue, me donna des soupçons sur Mde. de Luxembourg.

C'étoit la Roche son valet-de-chambre qui m'avoit expédié ces papiers, & je n'imaginai qu'elle au monde qui put prendre intérêt à ce chiffon; mais quel intérêt pouvoit-elle prendre à l'autre & aux lettres enlevées dont, même avec de mauvais desseins, on ne pouvoit faire aucun usage qui put me nuire, à moins de les falsifier? Pour M. le Maréchal dont je connoissois la droiture invariable & la vérité de

son amitié pour moi, je ne pus le soupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce soupçon sur Mde. la Maréchale. Tout ce qui me vint de plus raisonnable à l'esprit, après m'être fatigué long-temps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'A.....t, qui déjà faufile chez Mde. de Luxembourg, avoit pu trouver le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, tant en manuscrits qu'en lettres; soit pour chercher à me susciter quelque tracasserie, soit pour s'approprier ce qui lui pouvoit convenir. Je supposai qu'abusé par le titre de la Morale fenfitive, il avoit cru trouver le plan d'un vrai traité de matérialisme, dont il auroit tiré contre moi le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sûr qu'il seroit bientôt détrompé par l'examen du brouillon, & dé-

terminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étoient pas les premiers de la même main (*) que j'avois endurés fans me plaindre. Bientôt je ne songeai pas plus à cette infidélité que si l'on ne m'en eut fait aucune, & je me mis à rassembler les matériaux qu'on m'avoit laissés, pour travailler à mes Confessions.

J'avois long-temps cru qu'à Genève la compagnie des ministres, ou du moins les citoyens & bourgeois, réclameraient contre l'infraction de l'Edit dans le décret

(*) J'avois trouvé dans ses *Elémens de musique* beaucoup de choses tirées de ce que j'avois écrit sur cet art pour l'Encyclopédie, & qui lui fut remis plusieurs années avant la publication de ses élémens. J'ignore la part qu'il a pu avoir à un livre intitulé : *Dictionnaire des Beaux-Arts*; mais j'y ai trouvé des articles transcrits des miens, mot à mot, & cela long-temps avant que ces articles fussent imprimés dans l'Encyclopédie.

porté contre moi. Tout resta tranquille, du moins à l'extérieur; car il y avoit un mécontentement général qui n'attendoit qu'une occasion pour se manifester. Mes amis, ou soi-disans tels, m'écrivoient lettres sur lettres pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête, m'assurant d'une réparation publique de la part du conseil. La crainte du désordre & des troubles que ma présence pouvoit causer m'empêcha d'acquiescer à leurs instances, & fidelle au serment que j'avois fait autrefois, de ne jamais tremper dans aucune dissention civile dans mon pays, j'aimai mieux laisser subsister l'offense & me bannir pour jamais de ma patrie, que d'y rentrer par des moyens violens & dangereux. Il est vrai que je m'étois attendu de la part de la bourgeoisie à des représentations légales & paisibles,

contre une infraction qui l'intéressoit extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduisoient cherchoient moins le vrai redressement des griefs que l'occasion de se rendre nécessaires. On cabaloit, mais on gardoit le silence, & on laissoit clabauder les caillettes & les caffards ou foi-disans tels, mis en avant pour me rendre odieux à la populace, & faire attribuer l'incartade au zèle de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale, je pris enfin mon parti, & me voyant abandonné de mes concitoyens, je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie où je n'avois jamais vécu, dont je n'avois reçu ni bien ni service, & dont, pour prix de l'honneur que j'avois tâché de lui rendre, je me voyois si indignement traité

traité d'un consentement unanime, puisque ceux qui devoient parler n'avoient rien dit. J'écrivis donc au premier syndic de cette année-là qui, je crois, étoit M. Favre, une lettre par laquelle j'abdiquois solennellement mon droit de bourgeoisie, & dans laquelle, au reste, j'observai la décence & la modération que j'ai toujours mise aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a souvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux citoyens, sentant qu'ils avoient eu tort pour leur propre intérêt d'abandonner ma défense, ils la prirent quand il n'étoit plus temps. Ils avoient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, & ils en firent la matière de plusieurs représentations très-bien raisonnées qu'ils étendirent & renforcèrent

à mesure que les refus du conseil, soutenu par le ministère de France, leur firent mieux sentir le projet formé de les asservir. Ces altercations produisirent diverses brochures qui ne décidoient rien, jusqu'à ce que parurent tout d'un coup les *Lettres écrites de la campagne*, ouvrage écrit en faveur du conseil avec un art infini, & par lequel le parti représentant, réduit au silence, fut pour un temps écrasé. Cette pièce, monument durable des rares talens de son auteur, étoit du procureur-général T....., homme d'esprit, homme éclairé, très-versé dans les lois & le gouvernement de la république. *Siluit terra.*

Les représentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponse, & s'en tirèrent passablement avec le temps. Mais tous jetèrent les yeux sur moi, comme

sur le seul qui put entrer en lice contre un tel adverfaire avec espoir de le terrasser. J'avoue que je pensai de même, & poussé par mes anciens concitoyens qui me faisoient un devoir de les aider de ma plume dans un embarras dont j'avois été l'occasion, j'entrepris la réfutation des *Lettres écrites de la campagne*, & j'en parodiai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne* que je mis aux miennes. Je fis & j'exécutai cette entreprise si secrètement, que dans un rendez-vous que j'eus à Thonon avec les chefs des représentans, pour parler de leurs affaires, & où ils me montrèrent l'esquisse de leur réponse, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui étoit déjà faite, craignant qu'il ne survint quelque obstacle à l'impression, s'il en parvenoit le moindre vent, soit aux ma-

gistrats, soit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication; mais on aima mieux le laisser paroître, que de me faire comprendre comment on avoit découvert mon secret. Je dirai là-dessus ce que j'ai sçu, qui se borne à très-peu de chose; je me tairai sur ce que j'ai conjecturé.

J'avois à Motiers presque autant de visites que j'en avois eu à l'Hermitage & à Montmorenci, mais elles étoient la plupart d'une espèce fort différente. Ceux qui m'étoient venu voir jusqu'alors étoient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguoient pour cause de leurs visites, & me mettoient d'abord sur des matières dont je pouvois m'entretenir avec eux. A Mo-

tiers, ce n'étoit plus cela, surtout du côté de France. C'étoient des officiers ou d'autres gens qui n'avoient aucun goût pour la littérature, qui, même pour la plupart, n'avoient jamais lu mes écrits, & qui ne laissoient pas, à ce qu'ils disoient, d'avoir fait trente, quarante, soixante, cent lieues pour venir voir & admirer l'homme illustre, célèbre, très-célèbre, le grand homme, &c. Car dès-lors on n'a cessé de me jeter grossièrement à la face les plus impudentes flagorneries, dont l'estime de ceux qui m'abordoient m'avoit garanti jusqu'alors. Comme la plupart ne daignoient ni se nommer, ni me dire leur état, que leurs connoissances & les miennes ne tomboient pas sur les mêmes objets, & qu'ils n'avoient ni lu ni parcouru mes ouvrages, je ne favois de quoi leur

parler : j'attendois qu'ils parlassent eux-mêmes, puisque c'étoit à eux à favoir & à me dire pourquoi ils me venoient voir. On sent que cela ne faisoit pas pour moi des conversations bien intéressantes, quoiqu'elles pussent l'être pour eux, selon ce qu'ils vouloient favoir : car, comme j'étois sans défiance, je m'exprimois sans réserve sur toutes les questions qu'ils jugeoient à propos de me faire, & ils s'en retournoient pour l'ordinaire aussi favans que moi sur tous les détails de ma situation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de Feins, écuyer de la reine & capitaine de cavalerie dans le régiment de la reine, lequel eut la constance de passer plusieurs jours à Motiers, & même de me suivre pedestrement jusqu'à la Ferrière, menant son cheval par la

bride, sans avoir avec moi d'autre point de réunion, sinon que nous connoissions tous deux Mlle. Fel, & que nous jouions l'un & l'autre au bilboquet.

J'eus avant & après M. de Feins une autre visite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied, conduisant chacun un mulet chargé de son petit bagage, logent à l'auberge, pansent leurs mulets eux-mêmes, & demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers, on les prit pour des contrebandiers, & la nouvelle courut aussitôt que des contrebandiers venoient me rendre visite. Leur seule façon de m'aborder m'apprit que c'étoit des gens d'une autre étoffe; mais sans être des contrebandiers, ce pouvoient être des aventuriers, & ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tardèrent pas à

me tranquilliser. L'un étoit M. de Montauban, appelé le comte de la Tour-du-Pin, gentilhomme du Dauphiné; l'autre étoit M. Daftier, de Carpentras, ancien militaire, qui avoit mis sa croix de St. Louis dans sa poche, ne pouvant pas l'étaler. Ces Messieurs, tous deux très-aimables, avoient tous deux beaucoup d'esprit, leur conversation étoit agréable & intéressante; leur manière de voyager si bien dans mon goût & si peu dans celui des gentilshommes François, me donna pour eux une forte d'attachement que leur commerce ne pouvoit qu'affermir. Cette connoissance même ne finit pas là, puisqu'elle dure encore, & qu'ils me sont revenus voir diverses fois, non plus à pied cependant, cela étoit bon pour le début; mais plus j'ai vu ces Messieurs, moins j'ai trouvé de rapports

entre leurs goûts & les miens, moins j'ai senti que leurs maximes fussent les miennes, que mes écrits leur fussent familiers, qu'il y eut aucune véritable sympathie entre eux & moi. Que me vouloient-ils donc? Pourquoi me venir voir dans cet équipage? Pourquoi rester plusieurs jours? Pourquoi revenir plusieurs fois? Pourquoi désirer si fort de m'avoir pour hôte? Je ne m'avifai pas alors de me faire ces questions. Je me les suis faites quelquefois depuis ce temps-là.

Touché de leurs avances, mon cœur se livroit sans raisonner, surtout à M. Daftier, dont l'air plus ouvert me plaisoit davantage. Je demeurai même en correspondance avec lui, & quand je voulus faire imprimer les Lettres de la montagne, je songeai à m'adresser à lui pour donner le change à ceux qui

attendoient mon paquet sur la route de Hollande. Il m'avoit parlé beaucoup, & peut-être à dessein, de la liberté de la presse à Avignon; il m'avoit offert ses soins si j'avois quelque chose à y faire imprimer: je me prévalus de cette offre, & je lui adressai successivement par la poste mes premiers cahiers. Après les avoir gardés assez long-temps, il me les renvoya, en me marquant qu'aucun libraire n'avoit osé s'en charger, & je fus contraint de revenir à Rey, prenant soin de n'envoyer mes cahiers que l'un après l'autre, & de ne lâcher les suivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage, je fus qu'il avoit été vu dans les bureaux des ministres, & d'Escherny, de Neuchâtel, me parla d'un livre de *l'homme de la montagne* que d'H.....k

lui avoit dit être de moi. Je l'affurai, comme il étoit vrai, n'avoir jamais fait de livre qui eut ce titre. Quand les lettres parurent, il étoit furieux, & m'accusa de mensonge, quoique je ne lui eusse dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'assurance que mon manuscrit étoit connu. Sûr de la fidélité de Rey, je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures, & celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter, fut que mes paquets avoient été ouverts à la poste.

Une autre connoissance à-peu-près du même temps, mais qui se fit d'abord seulement par lettres, fut celle d'un M. L.....d, de Nîmes, lequel m'écrivit de Paris, pour me prier de lui envoyer mon profil à la filhouette, dont il avoit, disoit-il, besoin pour mon buste en marbre, qu'il faisoit faire par le Moine,

pour le placer dans sa bibliothèque. Si c'étoit une cajolerie inventée pour m'appriivoiser, elle réussit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui vouloit avoir mon buste en marbre dans sa bibliothèque étoit plein de mes ouvrages, par conséquent, de mes principes, & qu'il m'aimoit, parce que son ame étoit au ton de la mienne. Il étoit difficile que cette idée ne me séduisit pas. J'ai vu M. L.....d dans la suite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits services, pour s'entremêler beaucoup dans mes petites affaires. Mais, au reste, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre de livres qu'il a lus en sa vie. J'ignore s'il a une bibliothèque, & si c'est un meuble à son usage; & quant au buste, il s'est borné à une mauvaise esquisse en terre, faite par le Moine,

sur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laisse pas de courir sous mon nom, comme s'il avoit avec moi quelque ressemblance.

Le seul François qui parut me venir voir par goût pour mes sentimens & pour mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limoufin, appelé M. S.....r de St. B.....n, qu'on a vu & qu'on voit peut-être encore briller à Paris & dans le monde par des talens assez aimables, & par des prétentions au bel-esprit. Il m'étoit venu voir à Montmorenci l'hiver qui précéda ma catastrophe. Je lui trouvai une vivacité de sentiment qui me plut. Il m'écrivit dans la suite à Motiers, & soit qu'il voulut me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'Emile, il m'apprit qu'il quittoit le service pour vivre indépen-

dant, & qu'il apprenoit le métier de menuisier. Il avoit un frère aîné, capitaine dans le même régiment, pour lequel étoit toute la prédilection de la mère, qui, dévote outrée, & dirigée par je ne fais quel abbé Tartuffe, en usoit très-mal avec le cadet, qu'elle accusoit d'irréligion, & même du crime irrémissible d'avoir des liaisons avec moi. Voilà les griefs sur lesquels il voulut rompre avec sa mère, & prendre le parti dont je viens de parler; le tout pour faire le petit Emile. Allarmé de cette pétulance, je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de résolution, & je mis à mes exhortations toute la force dont j'étois capable: elles furent écoutées. Il rentra dans son devoir vis-à-vis de sa mère, & il retira des mains de son colonel sa démission qu'il lui avoit donnée,

& dont celui-ci avoit eu la prudence de ne faire aucun usage, pour lui laisser le temps d'y mieux réfléchir. St. B.....n, revenu de ses folies, en fit une un peu moins choquante, mais qui n'étoit guères plus de mon goût: ce fut de se faire auteur. Il donna coup sur coup deux ou trois brochures qui n'annonçoient pas un homme sans talens, mais sur lesquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour poursuivre cette carrière.

Quelque temps après il me vint voir, & nous fîmes ensemble le pèlerinage de l'isle de St. Pierre. Je le trouvai dans ce voyage différent de ce que je l'avois vu à Montmorenci. Il avoit je ne fais quoi d'affecté qui, d'abord ne me choqua pas beaucoup, mais qui m'est revenu souvent en mémoire depuis

ce temps-là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de St. Simon, à mon passage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là ce qu'il ne m'avoit pas dit, qu'il vivoit dans les grandes sociétés, & qu'il voyoit assez souvent Mde. de Luxembourg. Il ne me donna aucun signe de vie à Trie, & ne me fit rien dire par sa parente Mlle. Séguier, qui étoit ma voisine, & qui ne m'a jamais paru bien favorablement disposée pour moi. En un mot, l'engouement de M. de St. B.....a finit tout d'un coup comme la liaison de M. de Feins : mais celui-ci ne me devoit rien, & l'autre me devoit quelque chose, à moins que les sottises que je l'avois empêché de faire, n'eussent été qu'un jeu de sa part : ce qui, dans le fond pourroit très-bien être.

J'eus aussi des visites de Genève
tant

tant & plus. Les D...c père & fils me choisirent successivement pour leur garde-malade : le père tomba malade en route ; le fils l'étoit en partant de Gevève ; tous deux vinrent se rétablir chez moi. Des ministres, des parens, des cagots, des quidams de toute espèce venoient de Genève & de Suisse, non pas comme ceux de France pour m'admirer & me persifler, mais pour me tancer & cathéchifer : le seul qui me fit plaisir fut Moulton, qui vint passer trois ou quatre jours avec moi, & que j'y aurois bien voulu retenir d'avantage ; le plus constant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, & qui me subjuga à force d'importunités, fut un M. d'I.....s, commerçant de Genève, François réfugié, & parent du procureur-général de Neuchâtel. Ce M. d'I.....s, de Genève passoit à

Motiers deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, restoit chez moi du matin au soir plusieurs jours de suite, se mettoit de mes promenades, m'apportoit mille sortes de petits cadeaux, s'insinuoit malgré moi dans ma confiance, se mêloit de toutes mes affaires, sans qu'il y eût entre lui & moi aucune communion d'idées, ni d'inclinations, ni de sentimens, ni de connoissances. Je doute qu'il ait lu dans toute sa vie un livre entier d'aucune espèce, & qu'il sache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriser il me suivit dans mes courses de botanique, sans goût pour cet amusement & sans avoir rien à me dire, ni moi à lui. Il eut même le courage de passer avec moi trois jours entiers tête-à-tête, dans un cabaret à Goumoins, d'où j'avois cru le chasser à force de

l'ennuyer & de lui faire sentir combien il m'ennuyoit; & tout cela sans qu'il m'ait été possible jamais de rebuter son incroyable constance, ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaisons que je ne fis & n'entretins que par force, je ne dois pas omettre la seule qui m'ait été agréable, & à laquelle j'ai mis un véritable intérêt de cœur: c'est celle d'un jeune Hongrois qui vint se fixer à Neuchâtel, & de-là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appeloit dans le pays le baron de Sauttern, nom sous lequel il y avoit été recommandé de Zurich. Il étoit grand & bien fait, d'une figure agréable; d'une société liante & douce. Il dit à tout le monde & me fit entendre à moi-même, qu'il n'étoit venu à Neuchâtel qu'à cause de moi, & pour former sa jeunesse

à la vertu par mon commerce. Sa physionomie, son ton, ses manières me parurent d'accord avec ses discours, & j'aurois cru manquer à l'un des plus grands devoirs en éconduisant un jeune homme en qui je ne voyois rien que d'aimable, & qui me recherchoit par un si respectable motif. Mon cœur ne fait point se livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance; nous devînmes inséparables. Il étoit de toutes mes courtes pédestres, il y prenoit goût. Je le menai chez milord Maréchal, qui lui fit mille caresses. Comme il ne pouvoit encore s'exprimer en françois, il ne me parloit & ne m'écrivait qu'en latin, je lui répondois en françois, & ce mélange des deux langues ne rendoit nos entretiens ni moins coulans, ni moins vifs à tous égards. Il me parla de sa fa-

mille, de ses affaires, de ses aventures, de la cour de Vienne dont il paroïssoit bien connoître les détails domestiques. Enfin pendant près de deux ans que nous passâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non-seulement honnêtes mais élégantes, une grande propriété sur sa personne, une décence extrême dans tous ses discours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop estimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaisons avec lui, d'I.....s de Genève m'écrivit que je prisse garde au jeune Hongrois qui étoit venu s'établir près de moi; qu'on l'avoit assuré que c'étoit un espion, que le ministère de France avoit mis auprès

de moi. Cet avis pouvoit paroître d'autant plus inquiétant que, dans le pays où j'étois, tout le monde m'avertissoit de me tenir sur mes gardes, qu'on me guettoit, & qu'on cherchoit à m'attirer sur le territoire de France pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis, je proposai à Sauttern, sans le prévenir de rien, une promenade pédestre à Pontarlier; il y consentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je lui donnai à lire la lettre de d'I.....s, & puis l'embrassant avec adeur, je lui dis : Sauttern n'a pas besoin que je lui prouve ma confiance, mais le public a besoin que je lui prouve que je la fais bien placer. Cet embrassement fut bien doux; ce fut un de ces plaisirs de l'ame que les

persécuteurs ne sauroient connoître ni les ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que Sauttern fut un espion, ni qu'il m'ait trahi; mais il m'a trompé. Quand j'épanchois avec lui mon cœur sans réserve, il eut le courage de me fermer constamment le sien, & de m'abuser par des mensonges. Il me trouva je ne fais quelle histoire qui me fit juger que sa présence étoit nécessaire dans son pays. Je l'exhortai de partir au plus vite; il partit, & quand je le croyois déjà en Hongrie, j'appris qu'il étoit à Strasbourg. Ce n'étoit pas la première fois qu'il y avoit été. Il y avoit jeté du désordre dans un ménage : le mari sachant que je le voyois, m'avoit écrit. Je n'avois omis aucun soin pour ramener la jeune femme à la vertu, & Sauttern à son devoir.

Quand je les croyois parfaitement détachés l'un de l'autre, ils s'étoient rapprochés, & le mari même eut la complaisance de reprendre le jeune homme dans sa maison; dès-lors je n'eus plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avoit imposé par un tas de mensonges. Il ne s'appeloit point Sauttern, il s'appeloit Sauttersheim. A l'égard du titre de baron qu'on lui donnoit en Suisse, je ne pouvois le lui reprocher, parce qu'il ne l'avoit jamais pris; mais je ne doute pas qu'il ne fut bien gentilhomme; & milord Maréchal qui se connoissoit en hommes & qui avoit été dans son pays, l'a toujours regardé & traité comme tel.

Sitôt qu'il fut parti, la servante de l'auberge où il mangeoit à Motiers, se déclara grosse de son fait. C'étoit une si vilaine salope, &

Sauttern, généralement estimé & considéré dans tout le pays par sa conduite & ses mœurs honnêtes, se piquoit si fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables personnes du pays, qui lui avoient inutilement prodigué leurs agaceries, étoient furieuses: j'étois outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de payer tous les frais & de cautionner Sauttersheim. Je lui écrivis dans la forte persuasion, non seulement que cette grossesse n'étoit pas de son fait, mais qu'elle étoit feinte, & que tout cela n'étoit qu'un jeu joué par ses ennemis & les miens. Je voulois qu'il revint dans le pays confondre cette coquine, & ceux qui la faisoient parler. Je fus surpris de la mollesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur

dont la falope étoit paroissienne, & fit enforte d'assoupir l'affaire, ce que voyant, je cessai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme aussi crapuleux eut pu être assez maître de lui-même pour m'en imposer, par sa réserve dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, Sauttersheim fut à Paris chercher fortune, & n'y trouva que de la misère. Il m'écrivit en disant son peccavi. Mes entrailles s'émurent au souvenir de notre ancienne amitié, je lui envoyai quelque argent. L'année suivante à mon passage à Paris, je le revis à-peu-près dans le même état; mais grand ami de M. L.....d, sans que j'aie pu savoir d'où lui venoit cette connoissance, & si elle étoit ancienne ou nouvelle. Deux ans après, Sauttersheim retourna à Strasbourg d'où il m'écrivit, & où

il est mort. Voilà l'histoire abrégée de nos liaisons, & ce que je fais de ses aventures : mais en déplorant le sort de ce malheureux jeune homme, je ne cesserai jamais de croire qu'il étoit bien né, & que tout le désordre de sa conduite fut l'effet des situations où il s'est trouvé.

Telles furent les acquisitions que je fis à Motiers en fait de liaisons & de connoissances. Qu'il en auroit fallu de pareilles pour compenser les cruelles pertes que je fis dans le même temps!

La première fut celle de M. de Luxembourg qui, après avoir été tourmenté long-temps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte qu'ils ne voulurent point reconnoître, comme d'un mal qu'ils pouvoient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-

deffus à la relation que m'en écrivit la Roche, l'homme de confiance de Mde la Maréchale, c'est bien par cet exemple aussi cruel que mémorable qu'il faut déplorer les misères de la grandeur.

La perte de ce bon seigneur me fut d'autant plus sensible, que c'étoit le seul ami vrai que j'eusse en France, & la douceur de son caractère étoit telle qu'elle m'avoit fait oublier tout-à-fait son rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaisons ne cessèrent point par ma retraite, & il continua de m'écrire comme auparavant.

Je crus pourtant remarquer que l'absence ou mon malheur avoit attiédi son affection. Il est bien difficile qu'un courtisan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il fait être dans la disgrâce des puissances. J'ai jugé d'ailleurs, que le

grand ascendant qu'avoit sur lui Mde. de Luxembourg ne m'avoit pas été favorable, & qu'elle avoit profité de mon éloignement pour me nuire dans son esprit. Pour elle, malgré quelques démonstrations affectées & toujours plus rares, elle cacha moins de jour en jour son changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suisse, de temps à autre, après quoi elle ne m'écrivit plus du tout; & il falloit toute la prévention, toute la confiance, tout l'aveuglement où j'étois encore, pour ne pas voir en elle plus que du refroidissement envers moi.

Le libraire Guy, associé de Duchesne, qui depuis moi fréquentoit beaucoup l'hôtel de Luxembourg, m'écrivis que j'étois sur le testament de M. le Maréchal. Il n'y avoit rien là que de très-naturel & de très-

croyable ; ainsi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer en moi-même comment je me comporterois sur ce legs. Tout bien pesé, je résolus de l'accepter, quel qu'il put être, & de rendre cet honneur à un honnête homme qui, dans un rang où l'amitié ne pénètre guère, en avoit eu une véritable pour moi. J'ai été dispensé de ce devoir, n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux ; & en vérité j'aurois été peiné de blesser une des grandes maximes de ma morale, en profitant de quelque chose à la mort de quelqu'un qui m'avoit été cher. Durant la dernière maladie de notre ami Muffard, Lenieps me proposa de profiter de la sensibilité qu'il marquoit à nos soins, pour lui insinuer quelques dispositions en notre faveur. Ah ! cher Lenieps, lui dis-je, ne fouillons pas par des idées

d'intérêt les tristes mais sacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant, j'espère n'être jamais dans le testament de personne, & jamais du moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à-peu-près dans ce même temps-ci, que milord Maréchal me parla du sien, de ce qu'il avoit dessein d'y faire pour moi, & que je lui fis la réponse dont j'ai parlé dans ma première partie.

Ma seconde perte, plus sensible encore & bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes & des mères qui, déjà chargée d'ans & surchargée d'infirmités & de misères, quitta cette vallée de larmes pour passer dans le séjour des bons, où l'aimable souvenir du bien qu'on a fait ici bas, en fait l'éternelle récompense. Allez, ame douce & bienfaisante, auprès des Fénétons,

des Bernex, des Catinat, & de ceux qui dans un état plus humble ont ouvert comme eux, leurs cœurs à la charité véritable, allez goûter le fruit de la vôtre, & préparer à votre élève la place qu'il espère un jour occuper près de vous. Heureuse dans vos infortunes, que le ciel en les terminant vous ait épargné le cruel spectacle des siennes! Craignant de contrister son cœur par le récit de mes premiers défaites, je ne lui avois point écrit depuis mon arrivée en Suisse: mais j'écrivis à M. de Conzié pour m'informer d'elle, & ce fut lui qui m'apprit qu'elle avoit cessé de soulager ceux qui souffroient & de souffrir elle-même. Bientôt je cessai de souffrir aussi; mais si je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie, ma foible imagination se refu-

feroit

feroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troisième perte & la dernière, car, depuis lors il ne m'est plus resté d'amis à perdre, fut celle de milord Maréchal. Il ne mourut pas, mais las de servir des ingrats, il quitta Neuchâtel, & depuis lors, je ne l'ai pas revu. Il vit & me survivra, je l'espère: il vit, & grâce à lui, tous mes attachemens ne sont pas rompus sur la terre, il y reste encore un homme digne de mon amitié; car son vrai prix est encore plus dans celle qu'on sent que dans celle qu'on inspire; mais j'ai perdu les douceurs que la sienne me prodiguoit, & je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore, mais avec qui je n'ai plus de liaison. Il alloit en Angleterre recevoir sa grâce du roi, & racheter ses biens jadis con-

fisqués. Nous ne nous séparâmes point sans des projets de réunion, qui paroissent presque aussi doux pour lui que pour moi. Il vouloit se fixer à son château de Keith-Hall près d'Aberdem, & je devois m'y rendre auprès de lui ; mais ce projet me flattoit trop pour que j'en pusse espérer le succès. Il ne resta point en Ecosse. Les tendres sollicitations du roi de Prusse le rappelèrent à Berlin, & l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant son départ, prévoyant l'orage qu'on commençoit à susciter contre moi, il m'envoya de son propre mouvement des lettres de naturalité, qui sembloient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chasser du pays. La communauté de Couvet dans le Val-de-Travers, imita l'exemple du

gouverneur, & me donna des lettres de *Communier* gratuites, comme les premières. Ainsi, devenu de tout point citoyen du pays, j'étois à l'abri de toute expulsion légale, même de la part du prince : mais ce n'a jamais été par des voies légitimes qu'on a pu persécuter celui de tous les hommes qui a toujours le plus respecté les lois. Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis en ce même temps, celle de l'abbé de Mably. Ayant demeuré chez son frère, j'avois eu quelques liaisons avec lui, mais jamais bien intimes, & j'ai quelque lieu de croire que ses sentimens à mon égard avoient changé de nature depuis que j'avois acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des Lettres de la montagne que j'eus le premier signe de sa mauvaise volonté pour

moi. On fit courir dans Genève une lettre à Mde. Saladin, qui lui étoit attribuée, & dans laquelle il parloit de cet ouvrage comme des clameurs féditieuses d'un démagogue effréné.

L'estime que j'avois pour l'abbé de Mably, & le cas que je faisois de ses lumières ne me permirent pas un instant de croire que cette extravagante lettre fut de lui. Je pris là-dessus le parti que m'inspira ma franchise. Je lui envoyai une copie de la lettre, en l'avertissant qu'on la lui attribuoit. Il ne me fit aucune réponse. Ce silence m'étonna ; mais qu'on juge de ma surprise quand Mde. de C.....x me manda que la lettre étoit réellement de l'abbé, & que la mienne l'avoit fort embarrassé. Car enfin, quand il auroit eu raison, comment pouvoit-il excuser une démarche éclatante & publique, faite de gaieté

de cœur, sans obligation, sans nécessité, à l'unique fin d'accabler au plus fort de ses malheurs un homme auquel il avoit marqué toujours de la bienveillance, & qui n'avoit jamais démerité de lui ? Quelque temps après parurent les Dialogues de Phocion, où je ne vis qu'une compilation de mes écrits, faite sans retenue & sans honte.

Je sentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avoit pris son parti à mon égard, & que je n'aurois point désormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le Contrat Social, trop au-dessus de ses forces, ni la Paix perpétuelle ; & qu'il n'avoit paru désirer que je fisse un extrait de l'abbé de St. Pierre qu'en supposant que je ne m'en tirerois pas si bien.

Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre & de

suite. L'agitation du reste de ma vie n'a pas laissé aux événemens le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop désagréables pour pouvoir être narrés sans confusion. La seule impression forte qu'ils m'ont laissée est celle de l'horrible mystère qui couvre leur cause, & de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, & selon que les idées me reviendront dans l'esprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes confessions, j'en parlois très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que personne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obstacle à cette entreprise, & quand je l'aurois cru, je n'en aurois guère été plus discret, par l'impossibilité totale où

je suis par mon naturel de tenir caché rien de ce que je sens & de ce que je pense. Cette entreprise connue fut, autant que j'en puis juger, la véritable cause de l'orage qu'on excita pour m'expulser de la Suisse, & me livrer entre des mains qui m'empêchassent de l'exécuter.

J'en avois une autre qui n'étoit guères vue de meilleur œil par ceux qui craignoient la première; c'étoit celle d'une édition générale de mes écrits. Cette édition me paroissoit nécessaire pour constater ceux des livres portant mon nom qui étoient véritablement de moi, & mettre le public en état de les distinguer de ces écrits pseudonymes que mes ennemis me prêtoient pour me décréditer & m'avilir. Outre cela, cette édition étoit un moyen simple & honnête de m'assurer du pain, & c'étoit le seul; puisqu'ayant re-

noncé à faire des livres, mes mémoires ne pouvant paroître de mon vivant, ne gagnant pas un fol d'aucune autre manière, & dépensant toujours, je voyois la fin de mes ressources dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raison m'avoit pressé de donner mon Dictionnaire de musique encore informe. Il m'avoit valu cent louis comptant & cent écus de rente viagère; mais encore devoit-on voir bientôt la fin de cent louis quand on en dépensoit annuellement plus de soixante, & cent écus de rente étoient comme rien pour un homme sur qui les dams & les gueux venoient incessamment fondre comme des étourneaux.

Il se présenta une compagnie de négocians de Neuchâtel pour l'entreprise de mon édition générale, & un imprimeur ou libraire de Lyon,

appelé Reguillat, vint je ne fais comment se fourrer parmi eux pour la diriger. L'accord se fit sur un pied raisonnable, & suffisant pour bien remplir mon objet. J'avois tant en ouvrages imprimés qu'en pièces encore manuscrites de quoi fournir six volumes in-quarto; je m'engageois de plus à veiller sur l'édition. Au moyen de quoi ils devoient me faire une pension viagère de seize cent livres de France, & un présent de mille écus une fois payé.

Le traité étoit conclu, non encore signé, quand les Lettres écrites de la montagne parurent. La terrible explosion qui se fit contre cet infernal ouvrage & contre son abominable auteur, épouvanta la compagnie, & l'entreprise s'évanouit. Je comparerois l'effet de ce dernier ouvrage à celui de la Lettre

sur la musique françoise, si cette lettre, en m'attirant la haine & m'exposant au péril, ne m'eût laissé du moins la considération & l'estime. Mais après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Genève & à V..... qu'on laisât respirer un monstre tel que moi. Le petit Conseil, excité par le R.....t de F....., & dirigé par le procureur-général, donna une déclaration sur mon ouvrage, par laquelle, avec les qualifications les plus dures, il le déclare indigne d'être brûlé par le burreau, & ajouta avec une adresse qui tient du burlesque, qu'on ne peut, sans se déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrois pouvoir transcrire ici cette curieuse pièce, mais malheureusement je ne l'ai pas & ne m'en souviens pas d'un seul mot. Je désire ardemment que quelqu'un

de mes lecteurs, animé du zèle de la vérité & de l'équité veuille relire en entier les Lettres écrites de la montagne : il sentira, j'ose le dire, la stoïque modération qui règne dans cet ouvrage, après les sensibles & cruels outrages dont on venoit à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avoit point, ni aux raisons, parce qu'elles étoient sans réponse, ils prirent le parti de paroître trop courroucés pour vouloir répondre ; & il est vrai que s'ils prenoient les argumens invincibles pour des injures, ils devoient se sentir fort injuriés.

Les représentans, loin de faire aucune plainte sur cette odieuse déclaration, suivirent la route qu'elle leur traçoit, & au lieu de faire trophée des Lettres de la montagne, qu'ils voilèrent pour

s'en faire un bouclier, ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni justice à cet écrit, fait pour leur défense & à leur sollicitation, ni le citer, ni le nommer, quoiqu'ils entirassent tacitement tous leurs argumens, & que l'exacritude avec laquelle ils ont suivi le conseil par lequel finit cet ouvrage, ait été la seule cause de leur salut & de leur victoire. Ils m'avoient imposé ce devoir; je l'avois rempli; j'avois jusqu'au bout servi la patrie & leur cause. Je les priai d'abandonner la mienne, & de ne songer qu'à eux dans leurs démêlés. Ils me prirent au mot, & je ne me suis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter sans cesse à la paix, ne doutant pas que s'ils s'obstinoient, ils ne fussent écrasés par la France. Cela n'est pas arrivé; j'en comprends la raison, mais ce n'est pas ici le lieu de la dire.

L'effet des Lettres de la montagne, à Neuchâtel, fut d'abord très-paifible. J'en envoyai un exemplaire à M. de Montmollin; il le reçut bien, & le lut sans objection. Il étoit malade, aussi bien que moi; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, & ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençoit; on brûla le livre je ne fais où. De Genève, de Berne, & de Versailles peut-être, le foyer de l'effervescence passa bientôt à Neuchâtel, & surtout dans le Val-de-Travers, où, avant même que la classe eût fait aucun mouvement apparent, on avoit commencé d'ameuter le peuple par des pratiques souteraines. Je devois, j'ose le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, versant les aumônes à pleines mains, ne laissant sans assistance

aucun indigent autour de moi, ne refusant à personne aucun service que je pusse rendre & qui fut dans la justice, me familiarisant trop peut-être avec tout le monde, & me déroband de tout mon pouvoir à toute distinction qui put exciter la jalousie. Tout cela n'empêcha pas que la populace, soulevée secrètement je ne fais par qui, ne s'animât contre moi par degrés jusqu'à la fureur, qu'elle ne m'insultât publiquement en plein jour, non-seulement dans la campagne & dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avois fait le plus de bien étoient les plus acharnés, & des gens même à qui je continuois d'en faire, n'osant se montrer, excitoient les autres, & sembloient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroïsoit ne rien voir, & ne se montrait

pas encore. Mais comme on approchoit d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter, m'assurant que du reste il ne m'en vouloit point, & qu'il me laisseroit tranquille. Je trouvai le compliment bizarre ; il me rappeloit la lettre de Mde. de B.....s, & je ne pouvois concevoir à qui donc il importoit si fort que je communiasse ou non. Comme je regardois cette condescendance de ma part comme un acte de lâcheté, & que d'ailleurs je ne voulois pas donner au peuple ce nouveau prétexte de crier à l'impie, je refusai net le ministre, & il s'en retourna mécontent, me faisant entendre que je m'en repen-tirois.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de sa seule autorité : il falloit celle du consistoire qui m'a-

voit admis, & tant que le confistoire n'avoit rien dit, je pouvois me présenter hardiment fans crainte de refus. Montmollin se fit donner par la classe la commission de me citer au confistoire pour y rendre compte de ma foi, & de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit non plus se faire que par le confistoire & à la pluralité des voix. Mais les payfans qui, sous le nom d'Anciens, composoient cette assemblée, présidés &, comme on comprend bien, gouvernés par leur ministre, ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le sien, principalement sur des matières théologiques, qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité, & je résolus de comparoître.

Quelle circonstance heureuse, & quel triomphe pour moi si j'avois
su

su parler, & que j'eussé eu, pour ainsi dire, ma plume dans ma bouche? Avec quelle supériorité, avec quelle facilité j'aurois terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses six payfans! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé protestant tous les principes de la réformation, je n'avois pour l'y rappeler & le réduire au silence, qu'à commenter mes premières Lettres de la montagne sur lesquelles ils avoient la bêtise de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait, je n'avois qu'à l'étendre, & mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été assez sot pour me tenir sur la défensive; il m'étoit aisé de devenir agresseur sans même qu'il s'en aperçût, ou qu'il put s'en garantir. Les Prestollets de la classe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avoient mis eux-

mêmes dans la position la plus heureuse que j'aurois pu désirer, pour les écraser à plaisir. Mais quoi? Il falloit parler, & parler sur le champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du besoin, avoir toujours l'esprit présent, être toujours de sens froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je espérer de moi, qui sentoisi bien mon inaptitude à m'exprimer in-promptu? J'avois été réduit au silence le plus humiliant à Genève, devant une assemblée toute en ma faveur & déjà résolue à tout approuver. Ici c'étoit tout le contraire, j'avois à faire à un tracassier qui mettoit l'astuce à la place du savoir, qui me tendroit cent pièges avant que j'en apperçusse un, & tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fut. Plus j'examinai cette position, plus elle me

parut périlleuse, & sentant l'impossibilité de m'en tirer avec succès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un discours à prononcer devant le consistoire, pour le recuser & me dispenser de répondre: la chose étoit très-facile. J'écrivis ce discours & je me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur sans égale. Thérèse se moquoit de moi en m'entendant marmoter & répéter incessamment les mêmes phrases, pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'espérois tenir enfin mon discours; je savois que le châtelain, comme officier du prince, assisteroit au consistoire, que malgré les manœuvres & les bouteilles de Montmollin, la plupart des Anciens étoient bien disposés pour moi, j'avois en ma faveur la raison, la vérité, la justice, la protection du roi, l'autorité du conseil d'état,

les vœux de tous les bons patriotes qu'intéressoit l'établissement de cette inquisition; tout contribuoit à m'encourager.

La veille du jour marqué, je faisois mon discours par cœur; je le récitai sans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête; le matin je ne le savois plus; j'hésite à chaque mot, je me crois déjà dans l'illustre assemblée, je me trouble, je balbutie, ma tête se perd; enfin presque au moment d'aller, le courage me manque totalement; je reste chez moi, & je prends le parti d'écrire au consistoire en disant mes raisons à la hâte, & prétextant mes incommodités qui, véritablement dans l'état où j'étois alors, m'auroient difficilement laissé soutenir la séance entière.

Le ministre, embarrassé de ma lettre, remit l'affaire à une autre

séance. Dans l'intervalle il se donna par lui-même & par ses créatures, mille mouvemens pour séduire ceux des Anciens qui, suivant les inspirations de leur conscience plutôt que les siennes, n'opinoient pas au gré de la classe & au sien. Quelque puissans que ses argumens tirés de sa cave dussent être sur ces sortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étoient déjà dévoués, & qu'on appeloit ses ames damnées. L'officier du prince & le colonel Pury, qui se porta dans cette affaire avec beaucoup de zèle, maintinrent les autres dans leur devoir, & quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, son consistoire à la pluralité des voix le refusa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il se mit, avec ses confrères & d'autres

gens à y travailler ouvertement, & avec un tel succès, que malgré les forts & fréquens rescrits du roi, malgré tous les ordres du conseil d'état, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas exposer l'officier du prince à s'y faire assassiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un souvenir si confus de toute cette affaire, qu'il m'est impossible de mettre aucun ordre, aucune liaison dans les idées qui m'en reviennent, & que je ne les puis rendre qu'éparfes & isolées, comme elles se présentent à mon esprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la classe quelque espèce de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que par mes écrits je ne troublasse le repos du pays, à qui l'on s'en prendroit de ma

liberté d'écrire. Il m'avoit fait entendre que si je m'engageois à quitter la plume on seroit coulant sur le passé. J'avois déjà pris cet engagement avec moi-même; je ne balançai point à le prendre avec la classe, mais conditionnel, & seulement quant aux matières de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, sur quelque changement qu'il exigea: la condition ayant été rejetée par la classe, je redemandai mon écrit: il me rendit un des doubles & garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple ouvertement excité par les ministres se moqua des rescrits du roi, des ordres du conseil d'état, & ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'Antechrist, & poursuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien ser-

voit de renfignement à la populace; j'en sentoït cruellement l'inconvénient; mais le quitter dans ces circonftances me fembloit une lâcheté. Je ne pus m'y réfoudre, & je me promenois tranquillement dans le pays avec mon caffetan & mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille & quelquefois de fes cailloux. Plusieurs fois en paffant devant des maifons, j'entendois dire à ceux qui les habitoient : apportez-moi mon fusil, que je lui tire deffus. Je n'en allois pas plus vîte : ils n'en étoient que plus furieux; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces; du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne laiffai pas d'avoir deux forts grands plaiïirs auxquels je fus bien fenfible. Le premier fut de pouvoir faire un acte de reconnoiffance par

le canal de milord Maréchal. Tous les honnêtes gens de Neuchâtel, indignés des traitemens que j'effuyoït & des manœuvres dont j'étois la victime, avoient les miniftres en exécration, fentant bien qu'ils fuivoient des impulïions étrangères, & qu'ils n'étoient que les fatellites d'autres gens qui fe cachotent en les faifant agir, & craignant que mon exemple ne tirât à conféquence pour l'établiffement d'une véritable inquisition. Les magiftrats & furtout M. Meuron qui avoit fuccédé à M. d'Ivernois, dans la charge de procureur-général, faifoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury, quoique fimple particulier, en fit davantage & réuffit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmolin dans fon confistoire, en retenant les Anciens dans leur devoir.

Comme il avoit du crédit il l'employa tant qu'il put pour arrêter la sédition ; mais il n'avoit que l'autorité des lois , de la justice & de la raison à opposer à celle de l'argent & du vin , la partie n'étoit pas égale , & dans ce point , Montmolin triompha de lui. Cependant sensible à ses soins & à son zèle , j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office , & pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je savois qu'il convoitoit fort une place de conseiller d'état ; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du ministre Petitpierre , il étoit en disgrâce auprès du prince & du gouverneur. Je risquai pourtant d'écrire en sa faveur à milord Maréchal : j'osai même parler de l'emploi qu'il désiroit , & si heureusement que , contre l'attente de tout le monde , il

lui fut presque aussitôt conféré par le roi. C'est ainsi que le fort qui m'a toujours mis en même temps trop haut & trop bas , continuoit à me baloter d'une extrémité à l'autre , & tandis que la populace me couvroit de fange , je faisois un conseiller d'état.

Mon autre grand plaisir fut une visite que vint me faire Mde. de V.....n avec sa fille , qu'elle avoit menée aux bains de Bourbonne , d'où elle poussa jusqu'à Motiers , & logea chez moi deux ou trois jours. A force d'attentions & de soins elle avoit enfin surmonté ma longue répugnance , & mon cœur , vaincu par ses caresses , lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit si longtemps témoignée. Je fus touché de ce voyage , surtout dans la circonstance où je me trouvois , & où j'avois grand besoin pour soutenir

mon courage des consolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des insultes que je recevois de la populace, & j'aurois voulu lui en dérober le spectacle pour ne pas contrister son cœur; mais cela ne me fut pas possible, & quoique sa présence contînt un peu les insolens dans nos promenades, elle en vit assez pour juger de ce qui se passoit dans les autres temps. Ce fut même durant son séjour chez moi que je continuai d'être attaqué de nuit dans ma propre habitation. Sa femme-de-chambre trouva ma fenêtre couverte un matin des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-massif qui étoit dans la rue à côté de ma porte & fortement attaché, fut détaché, enlevé & posé debout contre la porte; de sorte que si l'on ne s'en fut aperçu, le premier

qui pour sortir auroit ouvert la porte d'entrée, devoit naturellement être assommé. Mde. de V..... n'ignoroit rien de ce qui se passoit; car outre ce qu'elle voyoit elle-même, son domestique, homme de confiance, étoit très-répandu dans le village, y acostoit tout le monde & on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit, ne me parla ni de Montmollin, ni de personne, & répondit peu de chose à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement paroissant persuadée que le séjour de l'Angleterre me convenoit plus qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. Hume qui étoit alors à Paris, de son amitié pour moi, du désir qu'il avoit de m'être utile dans son pays. Il est temps de dire quelque chose de M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France, & surtout parmi les Encyclopédistes par ses traités de commerce & de politique, & en dernier lieu par son histoire de la maison Stuart, le seul de ses écrits dont j'avois lu quelque chose dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages, j'étois persuadé, sur ce qu'on m'avoit dit de lui, que M. Hume affocioit une ame très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardois toute son apologie de Charles I comme un prodige d'impartialité, & j'avois une aussi grande idée de sa vertu que de son génie. Le désir de connoître cet homme rare & d'obtenir son amitié, avoit beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre, que me donnoient les sollicitations de Mde. de

B.....s, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suisse, j'y reçus de lui, par la voie de cette Dame, une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle aux plus grandes louanges sur mon génie, il joignoit la pressante invitation de passer en Angleterre, & l'offre de tout son crédit & de tous ses amis pour m'en rendre le séjour agréable. Je trouvai sur les lieux milord Maréchal, le compatriote & l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en pensois, & qui m'apprit même à son sujet, une anecdote littéraire qui l'avoit beaucoup frappé & qui me frappa de même. Wallace qui avoit écrit contre Hume au sujet de la population des anciens, étoit absent tandis qu'on imprimoit son ouvrage. Hume se chargea de revoir les épreuves & de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon

tour d'esprit. C'est ainsi que j'avois débité des copies à six sols pièce, d'une chanson qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute sorte de préjugés en faveur de Hume, quand Mde. de V..... n vint me parler vivement de l'amitié qu'il disoit avoir pour moi, & de son empressement à me faire les honneurs de l'Angleterre, car c'est ainsi qu'elle s'exprimoit. Elle me pressa beaucoup de profiter de ce zèle & d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre & que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrémité, je refusai d'écrire & de promettre ; mais je la laissai la maîtresse de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos pour maintenir Hume dans ses bonnes dispositions. En quittant Motiers, elle me laissa persuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit

dit de cet homme illustre, qu'il étoit de mes amis, & qu'elle étoit encore plus de ses amies.

Après son départ, Montmollin poussa ses manœuvres, & la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tranquillement au milieu des huées, & le goût de la botanique, que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me faisoit parcourir le pays en herborisant, sans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce sang-froid ne faisoit qu'irriter la fureur. Une des choses qui m'affectèrent le plus, fut de voir les familles de mes amis (*), ou des gens qui portoient

(*) Cette fatalité avoit commencé dès mon séjour à Yverdon : car le banneret R... n étant mort un an ou deux après mon départ de cette

ce nom, entrer assez ouvertement dans la ligue de mes persécuteurs ; comme les d'I.....s, fans en excepter même le père & le frère de mon Isabelle, B.. de la T..., parent de l'amie chez qui j'étois logé, & Mde. G.....r sa belle-sœur. Ce Pierre B.. étoit si butor, si bête, & se comporta si brutalement que, pour ne pas me mettre en colère, je me permis de le plaisanter, & je fis dans le goût du petit pro-

ville, le vieux papa R.... n eut la bonne-foi de me marquer, avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de son parent, des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulser d'Yverdon & de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, un affaire de cagotisme, puisque le banneret R.... n loin d'être un dévot, pouvoit le matérialisme & l'incrédulité jusqu'à l'intolérance & au fanatisme. Au reste personne à Yverdon ne s'étoit si fort emparé de moi, ne m'avoit tant prodigué de caresses, de louanges & de flatterie, que ledit banneret. Il suivit fidèlement le plan chéri de mes persécuteurs.

phète, une petite brochure de quelques pages, intitulée *la Vision de Pierre de la montagne, dit le Voyant*, dans laquelle je trouvai le moyen de tirer assez plaisamment sur les miracles, qui faisoient alors le grand prétexte de ma persécution. D. fit imprimer à Genève ce chiffon, qui n'eut dans le pays qu'un succès médiocre, les Neuchâtelois avec tout leur esprit, ne sentant guères le sel attique ni la plaisanterie, sitôt qu'elle est un peu fine.

Dans la plus grande fureur des décrets & de la persécution, les Genevois s'étoient particulièrement signalés en criant haro de toute leur force, & mon ami V..... entr'autres avec une générosité vraiment héroïque, choisit précisément ce temps-là pour publier contre moi des lettres, où il prétendoit

prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres, écrites avec un ton de suffisance, n'en étoient pas meilleures, quoiqu'on assurât que le célèbre B....t y avoit mis la main: car ledit B....t, quoique matérialiste, ne laisse pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante, fitôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus assurément pas tenté de répondre à cet ouvrage: mais l'occasion s'étant présentée d'en dire un mot dans les Lettres de la montagne, j'y inférai une petite note assez dédaigneuse, qui mit V..... en fureur. Il remplit Genève des cris de sa rage, & d'I.....s me marqua qu'il ne le possédoit pas. Quelque temps après parut une feuille anonyme, qui sembloit écrite, au lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéon. On m'accusoit, dans cette lettre, d'avoir exposé mes enfans dans les rues,

de traîner après moi une coureuse de corps-de-garde, d'être usé de débauche,, & d'autres gentilleffes semblables. Il ne me fut pas difficile de reconnoître mon homme. Ma première idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à son vrai prix tout ce qu'on appelle renommée & réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de b..... un homme qui n'y fut de sa vie, & dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide & honteux comme une vierge, & en me voyant passer pour être, moi qui, non-seulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette espèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter. Tout bien pesé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle qu'en le faisant

imprimer dans la ville où j'avois le plus vécu , & je l'envoyai à Duchesne pour le faire imprimer tel qu'il étoit , avec un avertissement où je nommois M. V....., & quelques courtes notes pour l'éclaircissement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à plusieurs personnes, & entr'autres à M. le prince Louis de Wirtemberg , qui m'avoit fait des avances très-honnêtes, & avec lequel j'étois alors en correspondance. Ce prince, Du Peyrou, & d'autres parurent douter que V..... fut l'auteur du libelle, & me blâmèrent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs représentations, le scrupule me prit, & j'écrivis à Duchesne de supprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir supprimée; je ne fais pas s'il l'a fait; j'ai été trompé en tant d'occasions

que celle-là de plus ne seroit pas une merveille, & dès-lors j'étois enveloppé de ces profondes ténèbres à travers lesquelles il m'est impossible de pénétrer aucune sorte de vérité.

M. V..... supporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée, après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-mesurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer, par mes réponses, à quel point j'étois instruit, & si j'avois quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponses courtes, sèches, dures dans le sens, mais sans malhonnêteté dans les termes, & dont il ne se fâcha point. A sa troisième lettre, voyant qu'il vouloit lier une espèce de correspondance, je

ne répondis plus : il me fit parler par d'Ivernois. Mde. Cramer écrivit à Du Peyrou qu'elle étoit sûre que le libelle n'étoit pas de V..... Tout cela n'ébranla point ma persuasion. Mais comme enfin je pouvois me tromper, & qu'en ce cas, je devois à V..... une réparation authentique, je lui fis dire par d'I.....s que je la lui ferois telle qu'il en seroit content, s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus; sentant bien qu'après tout, s'il n'étoit pas coupable, je n'avois pas droit d'exiger qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire dans un mémoire assez ample les raisons de ma persuasion, & de les soumettre au jugement d'un arbitre que V..... ne put refuser. On ne devineroit pas quel fut cet arbitre que je chois. Je

déclarai à la fin du mémoire que si, après l'avoir examiné & fait les perquisitions qu'il jugeroit nécessaires, & qu'il étoit bien à portée de faire avec succès, le conseil prononçoit que M. V..... n'étoit pas l'auteur du mémoire, dès l'instant je cesserois sincèrement de croire qu'il l'est, je partirois pour m'aller jeter à ses pieds, & lui demander pardon jusqu'à ce que je l'eusse obtenu. J'ose le dire, jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la justice, inné dans tous les cœurs, ne se montrèrent plus pleinement, plus sensiblement que dans ce sage & touchant mémoire, où je prenois sans hésiter mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur & moi. Je lus cet écrit à D. P..... : il fut

d'avis de le supprimer, & je le supprimai. Il me conseilla d'attendre les preuves que V..... promettoit. Je les attendis, & je les attends encore : il me conseilla de me taire en attendant, je me tus & me tairai le reste de ma vie, blâmé d'avoir chargé V..... d'une imputation grave, faussée & sans preuve, quoique je reste intérieurement persuadé, convaincu, comme de ma propre existence, qu'il est l'auteur du libelle. Mon mémoire est entre les mains de M. D. P..... Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raisons, & l'on y connoitra, je l'espère, l'ame de Jean-Jaques que mes contemporains ont si peu voulu connoître.

Il est temps d'en venir à ma catastrophe de Motiers, & à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans & demi de séjour, & huit

mois d'une constance inébranlable à souffrir les plus indignes traitemens. Il m'est impossible de me rappeler nettement les détails de cette désagréable époque, mais on les trouvera dans la relation qu'en publia D. P.....u, & dont j'aurai à parler dans la suite.

Depuis le départ de Mde. de V.....n la fermentation devenoit plus vive, & malgré les rescrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquens du conseil d'état, malgré les soins du Châtelain & des magistrats du lieu, le peuple me regardant tout de bon comme l'Antechrist, & voyant toutes ses clameurs inutiles, parut enfin vouloir en venir aux voyes de fait; déjà dans les chemins les cailloux commencent à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin pour pouvoir m'atteindre.

Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui est au commencement de Septembre, je fus attaqué dans ma demeure, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit sur le derrière de la maison. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre & la porte qui donnoient sur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien qui couchoit dans la galerie & qui avoit commencé par aboyer, se tut de frayeur, & se sauva dans un coin rongéant & grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me lève au bruit, j'allois sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuse traversa la cuisine après en avoir cassé la fenêtre, vint ouvrir

la porte de ma chambre & tomber au pied de mon lit, de sorte que si je m'étois pressé d'une seconde, j'avois le caillou dans l'estomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, & le caillou lancé pour m'accueillir à ma sortie. Je saute dans la cuisine. Je trouve Thérèse qui s'étoit aussi levée, & qui toute tremblante accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur hors de la direction de la fenêtre pour éviter l'atteinte des pierres, & délibérer sur ce que nous avions à faire : car sortir pour appeler du secours étoit le moyen de nous faire affommer. Heureusement la servante d'un vieux bon homme qui logeoit au-dessous de moi se leva au bruit, & courut appeler M. le Châtelain, dont nous étions porte-à-porte. Il saute de son lit, prend sa robe de chambre à la hâte,

& vient à l'instant avec la garde, qui, à cause de la foire, faisoit la ronde cette nuit-là, & se trouva tout apportée. Le Châtelain vit le dégat avec un tel effroi qu'il en pâlit, & à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria: Mon Dieu! c'est une carrière! En visitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avoit été forcée, & qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maison par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point apperçu ou empêché le désordre, il se trouva que ceux de Motiers s'étoient obstinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fut le tour d'un autre village.

Le lendemain le Châtelain envoya son rapport au conseil d'état, qui deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer sur cette affaire,

de promettre une récompense & le secret à ceux qui dénonceroient les coupables, & de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maison & à celle du Châtelain qui la touchoit. Le lendemain le colonel Pury, le procureur-général Meuron, le châtelain Martinet, le receveur Guyenet, le trésorier d'Ivernois & son père, en un mot tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans le pays vinrent me voir, & réunirent leurs sollicitations pour m'engager à céder à l'orage, & à sortir au moins pour un temps d'une paroisse où je ne pouvois plus vivre en sûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le Châtelain effrayé des fureurs de ce peuple forcené, & craignant qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, auroit été bien aisé de m'en voir partir au plus vite pour n'avoir plus

l'embaras de m'y protéger, & pouvoir le quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cédaï donc, & même avec peu de peine, car le spectacle de la haine du peuple me caufoit un déchirement de cœur que je ne pouvois plus supporter.

J'avois plus d'une retraite à choisir. Depuis le retour de Mde. de V.....n à Paris, elle m'avoit parlé dans plusieurs lettres d'un M. Walpole qu'elle appelloit milord, lequel pris d'un grand zèle en ma faveur, me propofoit dans une de ses terres un asyle dont elle me faisoit les descriptions les plus agréables, entrant par rapport au logement & à la subsistance, dans des détails qui marquoient à quel point le dit milord Walpole s'occupoit avec elle de ce projet. Milord Maréchal m'avoit toujours conseillé l'Angleterre

l'Angleterre ou l'Ecosse, & m'y offroit aussi un asyle dans ses terres; mais il m'en offroit un qui me tenoit beaucoup davantage à Potzdam, auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon sujet, & qui étoit une espèce d'invitation de m'y rendre, & Mde. la duchesse de Saxe-Gotha comptoit si bien sur ce voyage, qu'elle m'écrivit pour me presser d'aller la voir en passant, & de m'arrêter quelque temps auprès d'elle; mais j'avois un tel attachement pour la Suisse que je ne pouvois me résoudre à la quitter, tant qu'il me seroit possible d'y vivre, & je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois, & dont je n'ai pu parler encore pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet consistoit à m'aller éta-

blir dans l'isle de St. Pierre, domaine de l'hôpital de Berne au milieu du lac de Biene. Dans un pèlerinage pédestre que j'avois fait l'été précédent avec D.....u, nous avions visité cette isle, & j'en avois été tellement enchanté que je n'avois cessé depuis ce temps-là de songer aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obstacle étoit que l'isle appartenoit aux Bernois qui, trois ans auparavant m'avoient chassé de chez eux, & outre que ma fierté pût à retourner chez des gens qui m'avoient si mal reçu, j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laissassent pas plus en repos dans cette isle qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois consulté là-dessus milord Maréchal qui, pensant comme moi, que les Bernois bien aises de me voir relégué dans cette isle & de m'y tenir en ôtage

pour les écrits que je pourrois être tenté de faire, avoit fait fonder là-dessus leurs dispositions par un M. Sturler, son ancien voisin de Colombier. M. Sturler s'adressa à des chefs de l'état, & sur leur réponse, assura milord Maréchal que les Bernois, fâchés de leur conduite passée, ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'isle de St. Pierre & de m'y laisser tranquille. Pour surcroît de précaution, avant de risquer d'y aller résider, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet qui me confirma les mêmes choses, & le receveur de l'isle ayant reçu de ses maîtres la permission de m'y loger, je crus ne rien risquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite tant du souverain que des propriétaires; car je ne pouvois espérer que MM. de Berne reconnussent

ouvertement l'injustice qu'ils m'avoient faite, & péchassent ainsi contre la plus inviolable maxime de tous les souverains.

L'isle de St. Pierre, appelée à Neuchâtel l'isle de la Motte, au milieu du lac de Biemme, a environ une demi lieue de tour; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des près, des vergers, des bois, des vignes, & le tout à la faveur d'un terrain varié & montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble se font valoir mutuellement, & font juger l'isle plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Gleresse & Neuveville. On a planté cette terrasse d'une

longue allée qu'on a coupée dans son milieu par un grand salon, où durant les vendanges on se rassemble les dimanches de tous les rivages voisins, pour danser & se réjouir. Il n'y a dans l'isle qu'une seule maison, mais vaste & commode, où loge le receveur, & située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cent pas de l'isle est du côté du sud une autre isle beaucoup plus petite, inculte & déserte, qui paroît avoir été détachée autre fois de la grande par les orages, & ne produit parmi ses graviers que des saules & des perficaires, mais où est cependant un tertre élevé, bien gazonné & très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève & de Neuchâtel, ne laissent

pas de former une assez belle décoration, surtout dans la partie occidentale qui est très-peuplée, & bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à-peu-près comme à Côte-Rotie, mais qui ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve en allant du sud au nord le bailliage de St. Jean, Neuveville, Bienne & Nidau à l'extrémité du lac; le tout entre-mêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'asyle que je m'étois ménagé, & où je résolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. (*) Ce choix étoit si con-

(*) Il n'est peut-être pas inutile d'avertir que j'y laissois un ennemi particulier dans un M. du T.....x, maire des Verrières, en très-médiocre estime dans le pays, mais qui a un frère, qu'on dit honnête homme, dans les bureaux de M. de St. Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette espèce, qui par elles-mêmes ne font rien, peuvent mener dans la suite à la découverte de bien des souterrains.

forme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire & paresseuse, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me sembloit que dans cette isle je ferois plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du désœuvrement & de la vie contemplative: J'aurois voulu être tellement confiné dans cette isle que je n'eusse plus de commerce avec les mortels, & il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir.

Il s'agissoit de subsister, & tant par la cherté des denrées que par la difficulté des transports, la subsistance est chère dans cette isle, où d'ailleurs on est à la discrétion du receveur. Cette difficulté fut

levée par un arrangement que Du Peyrou voulut bien prendre avec moi, en se substituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris & abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement & la distribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, & je le fis dépositaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière, sans plus faire souvenir le public de moi. Au moyen de cela la pension viagère qu'il se chargeoit de me payer suffisoit pour ma subsistance. Milord Maréchal ayant recouvré tous ses biens, m'en avoit offert une de douze cent francs que je n'avois acceptée qu'en la réduisant à la moi-

tié. Il m'en voulut envoyer le capital que je refusai, par l'embarras de le placer. Il fit passer ce capital à Du Peyrou entre les mains de qui il est resté, & qui m'en paye la rente viagère sur le pied convenu avec le constituant. Joignant donc mon traité avec Du Peyrou, la pension de milord Maréchal dont les deux tiers étoient reversibles à Thérèse après ma mort, & la rente de 300 francs que j'avois sur Duchesne, je pouvois compter sur une subsistance honnête, & pour moi, & après moi pour Thérèse, à qui je laissois sept cent francs de rente, tant de la pension de Rey, que de celle de milord Maréchal : ainsi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur me forceroit de repousser toutes les ressources que la fortune & mon tra-

vail mettroient à ma portée, & que je mourrois auffi pauvre que j'ai vécu. On jugera, fi à moins d'être le dernier des infâmes, j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris foin de me rendre ignominieux, en m'ôtant avec foin toute autre reflource, pour me forcer de confentir à mon déshonneur. Comment fe feroient-ils douté du parti que je prendrois dans cette alternative? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos du côté de la fuffifance, j'étois fans fouci de tout autre. Quoique j'abandonnaffe dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laiffois dans le noble enthoufiafme qui avoit dicté mes écrits, & dans la constante uniformité de mes principes, un témoignage de mon ame qui répondoit à celui que toute ma conduite

rendoit de mon naturel. Je n'avois pas befoin d'une autre défenfe contre mes calomniateurs. Ils pouvoient peindre fous mon nom un autre homme, mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre, j'étois sûr qu'à travers mes fautes & mes foibleffes, à travers mon inaptitude à fupporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme jufté, bon, fans fiel, fans haine, fans jalousie, prompt à reconnoître fes propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui; cherchant toute fa félicité dans les paffions aimantes & douces, & portant en toute chofe la fincérité jufqu'à l'imprudencé, jufqu'au plus incroyable défintéreffement.

Je prenois donc en quelque forte congé de mon fiècle & de mes con-

temporaires, & je faisois mes adieux au monde, en me confinant dans cette isle pour le reste de mes jours; car telle étoit ma résolution, & c'étoit-là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiseuse auquel j'avois inutilement consacré jusqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette isle alloit devenir pour moi celle de Papimanie, ce bienheureux pays où l'on dort;

Où l'on fait plus, où l'on fait nulle chose.

Ce *plus* étoit tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le sommeil; l'oïveté me suffit, & pourvu que je ne fasse rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en songe. L'âge des projets romanesques étant passé, & la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me restoit, pour dernière espérance, que celle de vivre

sans gêne dans un loisir éternel. C'est la vie des bienheureux dans l'autre monde, & j'en faisois désormais mon bonheur suprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oïveté des cercles me les rendoit insupportables, & me voilà recherchant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oïveté. C'est pourtant ainsi que je suis; s'il y a là de la contradiction, elle est du fait de la nature, & non pas du mien; mais il y en a si peu, que c'est par-là précisément que je suis toujours moi. L'oïveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité. Celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre & de volonté. Dans une compagnie, il m'est cruel de ne rien

faire, parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste-là cloué sur une chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver; ayant à la fois tout l'ennui de l'oisiveté & tout le tourment de la contrainte; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent & à tous les complimens qui se font, & de fatiguer incessamment ma minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus & mon mensonge. Et vous appelez cela de l'oisiveté! C'est un travail de forçat.

L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un fainéant qui reste-là les bras croisés dans une inaction totale, & ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois celle d'un en-

sant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire, & celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ses bras sont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choses, & n'en achever aucune, à aller & venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, à suivre une mouche dans toutes ses allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui est dessous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, & à l'abandonner sans regrets au bout de dix minutes, à muser enfin toute la journée sans ordre & sans suite, & à ne suivre en toute chose que le caprice du moment.

La botanique telle que je l'ai toujours considérée, & telle qu'elle commençoit à devenir passion pour moi, étoit précisément une étude

oiseuse, propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois & dans la campagne, prendre machinalement çà & là, tantôt une fleur, tantôt un rameau; brouter mon foin presque au hasard, observer mille & mille fois les mêmes choses, & toujours avec le même intérêt, parce que je les oublois toujours, étoit de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, & pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système

système végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous ces trésors de la nature, qu'une admiration stupide & monotone. Ils ne voyent rien en détail, parce qu'ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder, & ils ne voyent pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports & de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur. J'étois, & mon défaut de mémoire me devoit tenir toujours, dans cet heureux point d'en savoir assez peu pour que tout me fût nouveau, & assez pour que tout me fût sensible. Les divers sols dans lesquels l'isle, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une suffisante variété de plantes pour l'étude & pour l'amusement de toute ma vie. Je ne voulois pas laisser un poil d'herbe sans analyse, & je m'arrangeois déjà

pour faire avec un recueil immense d'observations la *Flora Petrifularis*.

Je fis venir Thérèse avec mes livres & mes effets. Nous nous mêmes en pension chez le receveur de l'isle. Sa femme avoit à Nidau ses sœurs qui la venoient voir tour-à-tour, & qui faisoient à Thérèse une compagnie. Je fis là l'essai d'une douce vie dans laquelle j'aurois voulu passer la mienne, & dont le goût que j'y pris ne servit qu'à me faire mieux sentir l'amertume de celle qui devoit si promptement y succéder.

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, & sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquois point à mon lever, lorsqu'il faisoit beau, de courir sur la terrasse humer l'air salubre & frais du matin, & planer des yeux sur

l'horison de ce beau lac, dont les rives & les montagnes qui le bordent enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, & qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitans des villes, qui ne voyent que des murs, des rues & des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, & surtout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur âme ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'est surtout à mon lever, affaibli par mes insomnies qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'imposent point la fatigue de penser. Mais il

faut pour cela que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement & plus sèchement : mais à l'aspect d'un beau paysage, je me sens ému sans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un sage évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne savoit dire que ô ; il lui dit : Bonne mère, continuez toujours de prier ainsi ; votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure prière est aussi la mienne.

Après le déjeuner, je me hâtois d'écrire en rechignant quelques malheureuses lettres, aspirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracassois quelques instans autour de mes livres & papiers, pour les déballer & arranger, plutôt que pour les lire ; & cet arrangement qui deve-

noit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaisir de muser quelques momens, après quoi je m'en ennuyois & le quittois pour passer les trois ou quatre heures qui me restoit de la matinée à l'étude de la botanique, & surtout du système de Linnæus, pour lequel je pris une passion dont je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir senti le vide. Ce grand observateur est à mon gré le seul avec Ludwig qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste & en philosophe ; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers & dans des jardins, & pas assez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenois pour jardin l'isle entière ; sitôt que j'avois besoin de faire ou vérifier quelque observation, je courois dans les bois ou dans les prés, mon livre sous le bras : là, je me couchois par

terre, auprès de la plante en question, pour l'examiner sur pied tout à mon aise. Cette méthode m'a beaucoup servi pour connoître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils ayent été cultivés & dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommoit & connoissoit parfaitement toutes les plantes du jardin royal, étoit d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connoissoit plus rien. Je suis précisément le contraire. Je connois quelque chose à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dînés, je les livrois totalement à mon humeur oiseuse & nonchalante, & à suivre sans règle l'impulsion du moment. Souvent quand l'air étoit calme, j'allois inunédiatement, en sortant de table,

me jeter seul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une seule rame; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérisois me donnoit une joie qui alloit jusqu'au tressaillement, & dont il m'est impossible de dire, ni de bien comprendre la cause, si ce n'étoit peut-être une félicitation secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchans. J'errois ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laissant aller mon bateau à la merci de l'air & de l'eau, je me livrois à des rêveries sans objet, & qui, pour être stupides n'en étoient pas moins douces. Je m'écriois par fois avec attendrissement : O nature ! ô ma mère ! me voici sous ta seule garde ; il n'y a point ici d'homme adroit & fourbe qui s'interpose

entre toi & moi. Je m'éloignois ainsi jusqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimoit pas autant que moi de si longues stations sur l'eau, je suivois d'ordinaire un but de promenade; c'étoit d'aller débarquer à la petite isle, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'affouvir du plaisir d'admirer ce lac & ses environs, pour examiner & difféquer toutes les herbes qui se trouvoient à ma portée, & pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite isle. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérèse avec la receveuse & ses sœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote

& leur guide! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette peuplade me rendit la petite isle encore plus intéressante. J'y allois plus souvent & avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amusemens, j'en joignis un qui me rappeloit la douce vie des Charmettes, & auquel la saison m'invitoit particulièrement. C'étoit un détail de soins rustiques pour la récolte des légumes & des fruits, & que nous nous faisions un plaisir, Thérèse & moi, de partager avec la receveuse & sa famille. Je me souviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher, m'étant venu voir, me trouva perché sur un grand arbre, un sac attaché autour de ma ceinture, & déjà si plein de

pommes, que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre & de quelques autres pareilles. J'espérois que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loifirs, ne songeroient plus à en troubler la tranquillité, & me laisseroient en paix dans ma folitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurois été plus affuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux fur lesquels je fuis sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obftinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de ma vie, mille affections internes qui ne refsembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus bizarre est, qu'en me refusant tous les senti-

mens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas, ils font toujours prêts à m'en prêter de si mauvais qu'ils ne sauroient même entrer dans un cœur d'homme : ils trouvent alors tout simple de me mettre en contradiction avec la nature, & de faire de moi un monstre tel qu'il n'en peut même exister. Rien d'absurde ne leur paroît incroyable, dès qu'il tend à me noircir, rien d'extraordinaire ne leur paroît possible, dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoiqu'ils en puiffent croire ou dire, je n'en continuerai pas moins d'exposer fidèlement ce que fut, fit, & pensa J. J. Rousseau, sans expliquer ni justifier les singularités de ses sentimens & de ses idées, ni rechercher si d'autres ont pensé comme lui. Je pris tant de goût à l'isle de St. Pierre, & son séjour me convenoit si fort, qu'à

force d'inscrire tous mes desirs dans cette isle, je formai celui de n'en point sortir. Les visites que j'avois à rendre au voisinage; les courses qu'il me faudroit faire à Neuchâtel, à Bienne, à Yverdon, à Nidau, fatiguoient déjà mon imagination. Un jour à passer hors de l'isle me paroissoit retranché de mon bonheur, & sortir de l'enceinte de ce lac étoit pour moi sortir de mon élément. D'ailleurs l'expérience du passé m'avoit rendu craintif. Il suffisoit que quelque bien flattât mon cœur pour que je dussé m'attendre à le perdre, & l'ardent désir de finir mes jours dans cette isle étoit inséparable de la crainte d'être forcé d'en sortir. J'avois pris l'habitude d'aller les soirs m'asseoir sur la grève, surtout quand le lac étoit agité. Je sentoient un plaisir singulier à voir les flots se briser à mes pieds.

Je m'en faisois l'image du tumulte du monde & de la paix de mon habitation, & je m'attendrissois quelquefois à cette douce idée, jusqu'à sentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos dont je jouissois avec passion, n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre, mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer la douceur. Je sentoient ma situation si précaire que je n'osois y compter. Ah!, que je changerois volontiers, me disois-je, la liberté de sortir d'ici dont je ne me soucie point, avec l'assurance d'y pouvoir rester toujours. Au lieu d'y être souffert par grâce, que n'y suis-je détenu par force! Ceux qui ne font que m'y souffrir peuvent à chaque instant m'en chasser, & puis-je espérer que mes persécuteurs m'y voyant heureux, m'y laissent continuer de l'être. Ah! c'est

peu qu'on me permette d'y vivre, je voudrois qu'on m'y condannât & je voudrois être contraint d'y rester pour ne l'être pas d'en sortir. Je jetois un œil d'envie sur l'heureux Micheli Du Crêt qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions & aux pressentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre sur moi, j'en vins à désirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette isle, on me la donnât pour prison perpétuelle, & je puis jurer que s'il n'eût tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la nécessité d'y passer le reste de ma vie, au danger d'en être expulsé.

Cette crainte ne demeura pas long-temps vaine. Au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre de M. le baillif de Nidau, dans le gouvernement duquel étoit l'isle de St. Pierre: par cette lettre il m'intimoit de la part de L. L. E. E. l'ordre de sortir de l'isle & de leurs états. Je crus rêver en la lisant. Rien de moins naturel, de moins raisonnable, de moins prévu qu'un pareil ordre: car j'avois plutôt regardé mes pressentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ses malheurs, que comme une prévoyance qui put avoir le moindre fondement. Les mesures que j'avois prises pour m'assurer de l'agrément tacite du souverain, la tranquillité avec laquelle on m'avoit laissé faire mon établissement, les visites de plusieurs Bernois & du baillif lui-

même, qui m'avoit comblé d'amitiés & de prévenances : la rigueur de la faison, dans laquelle il étoit barbare d'expulser un homme infirme, tout me fit croire avec beaucoup de gens qu'il y avoit quelque mal-entendu dans cet ordre, & que les mal-intentionnés avoient pris exprès le temps des vendanges & de l'infréquence du Sénat, pour me porter brusquement ce coup.

Si j'avois écouté ma première indignation, je serois parti sur le champ. Mais où aller ? Que devenir à l'entrée de l'hiver, sans but, sans préparatif, sans conducteur, sans voiture ? A moins de laisser tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires, il me falloit du temps pour y pourvoir, & il n'étoit pas dit dans l'ordre si on m'en laissoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'affaïsser mon

mon courage. Pour la première fois je sentis ma fierté naturelle fléchir sous le joug de la nécessité, & malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaisser à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried, qui m'avoit envoyé l'ordre, que je m'adressai pour le faire interpréter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus grand regret, & les témoignages de douleur & d'estime dont elle étoit remplie me sembloient autant d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert ; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fit ouvrir les yeux à mes persécuteurs, & que si l'on ne révoquoit pas un ordre si cruel, on ne m'accordât du moins un délai raisonnable & peut-être l'hiver entier, pour me prépa-

Tome IV. Kk

rer à la retraite & pour en choisir le lieu.

En attendant la réponse, je me mis à réfléchir sur ma situation & à délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avoit si fort affecté, & ma santé en ce moment étoit si mauvaise que je me laissai tout-à-fait abattre, & que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de ressources qui pouvoient me rester dans l'esprit, pour tirer le meilleur parti possible de ma triste situation. En quelque asyle que je voulusse me réfugier, il étoit clair que je ne pouvois m'y soustraire à aucune des deux manières qu'on avoit prises de m'expulser. L'une en soulevant contre moi la populace par des manœuvres souterraines; l'autre en me chassant à force ouverte, sans

en dire aucune raison. Je ne pouvois donc compter sur aucune retraite assurée, à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces & la saison ne sembloient me le permettre. Tout cela me ramenant aux idées dont je venois de m'occuper, j'osai désirer & proposer qu'on voulut plutôt disposer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me faire errer incessamment sur la terre en m'expulsant successivement de tous les asyles que j'aurois choisis. Deux jours après ma première lettre, j'en écrivis une seconde à M. de Graffenried pour le prier d'en faire la proposition à LL. E.E. La réponse de Berne à l'une & à l'autre fut un ordre conçu dans les termes les plus formels & les plus durs, de sortir de l'isle & de tout le territoire médiat & immédiat de la république, dans l'espace de

vingt-quatre heures, & de n'y rentrer jamais sous les plus grièves peines.

Ce moment fut affreux. Je me suis trouvé depuis dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait désirer de passer l'hiver dans l'isle. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes défaites, & qui a entraîné dans ma ruine un peuple infortuné, dont les naissantes vertus promettoient déjà d'égaliser un jour celles de Sparte & de Rome. J'avois parlé des Corfes dans le Contrat social comme d'un peuple neuf, le seul de l'Europe qui ne fut pas usé pour la législation, & j'avois marqué la grande espérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple, s'il avoit le bonheur de

trouver un sage instituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corfes qui furent sensibles à la manière honorable dont je parlois d'eux, & le cas où ils se trouvoient de travailler à l'établissement de leur république, fit penser à leurs chefs de me demander mes idées sur cet important ouvrage. Un M. Buttafuoco, d'une des premières familles du pays, & capitaine en France dans Royal-Italien, m'écrivit à ce sujet & me fournit plusieurs pièces que je lui avois demandées pour me mettre au fait de l'histoire de la nation & de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit aussi plusieurs fois, & quoique je sentisse une pareille entreprise au-dessus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuser pour concourir à une si grande & belle œuvre, lorsque j'auois pris toutes les instructions dont j'avois besoin

pour cela. Ce fut dans ce sens que je répondis à l'un & à l'autre, & cette correspondance continua jusqu'à mon départ.

Précisément dans le même temps j'appris que la France envoyoit des troupes en Corse, & qu'elle avoit fait un traité avec les Génois. Ce traité, cet envoi de troupes m'inquiétèrent, & sans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeois impossible & ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un aussi profond repos que l'institution d'un peuple, au moment où il alloit peut-être être subjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco, qui me rassura par la certitude que s'il y avoit dans ce traité des choses contraires à la liberté de la nation, un aussi bon citoyen que lui ne resteroit pas comme il faisoit, au

service de France. En effet, son zèle pour la législation des Corfes & ses étroites liaisons avec M. Paoli, ne pouvoient me laisser aucun soupçon sur son compte ; & quand j'appris qu'il faisoit de fréquens voyages à Versailles & à Fontainebleau, & qu'il avoit des relations avec M. de Choiseul, je n'en conclus autre chose, sinon qu'il avoit sur les véritables intentions de la cour de France des sûretés qu'il me laissoit entendre, mais sur lesquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me rassuroit en partie. Cependant, ne comprenant rien à cet envoi de troupes françoises ; ne pouvant raisonnablement penser qu'elle fussent là pour protéger la liberté des Corfes, qu'ils étoient très en état de défendre seuls contre les Génois, je ne pouvois me tran-

quillifer parfaitement, ni me mêler tout de bon de la législation proposée, jusqu'à ce que j'eusse des preuves solides que tout cela n'étoit pas un jeu pour me perfiffler. J'aurois extrêmement désiré une entrevue avec M. Buttafuoco; c'étoit le vrai moyen d'en tirer les éclaircissements dont j'avois besoin. Il me la fit espérer, & je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui, je ne fais s'il en avoit véritablement le projet; mais quand il l'auroit eu, mes désastres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois sur l'entreprise proposée, plus j'avançois dans l'examen des pièces que j'avois entre les mains, & plus je sentoisi la nécessité d'étudier de près, & le peuple à instituer & le sol qu'il habitoit & tous les rapports par lesquels il lui falloit approprier cette insti-

tution. Je comprenois chaque jour davantage qu'il m'étoit impossible d'acquérir de loin toutes les lumières nécessaires pour me guider. Je l'écrivis à Buttafuoco; il le sentit lui-même. Et si je ne formai pas précisément la résolution de passer en Corse, je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. Dastier, qui, ayant autrefois servi dans cette isle sous M. de Maillebois, devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce dessein, & j'avoue que la peinture affreuse qu'il me fit des Corfes & de leur pays, refroidit beaucoup le désir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les persécutions de Motiers me firent songer à quitter la Suisse, ce désir se ranima par l'espérance de trouver enfin chez ces insulaires ce repos qu'on ne vouloit

me laisser nulle part. Une chose seulement m'effarouchoit sur ce voyage; c'étoit l'inaptitude & l'aversion que j'eus toujours pour la vie active à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loisir dans la solitude, je ne l'étois point pour parler, agir, traiter d'affaires parmi les hommes. La nature qui m'avoit donné le premier talent, m'avoit refusé l'autre. Cependant, je sentoie que, sans prendre part directement aux affaires publiques, je serois nécessité, sitôt que je serois en Corse, de me livrer à l'empressement du peuple, & de conférer très-souvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite, je cherchasse, au sein de la nation, les lumières dont j'avois besoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus disposer de moi-même, & qu'en-

traîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né, j'y mènerois une vie toute contraire à mon goût, & ne m'y montrerois qu'à mon désavantage. Je prévoyois que, soutenant mal par ma présence l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes livres, je me décréditerois chez les Corfes, & perdrois, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avoient donnée, & sans laquelle je ne pouvois faire avec succès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois sûr qu'en sortant ainsi de ma sphère, je leur deviendrois inutile & me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute espèce, fatigué de voyages & de persécutions depuis plusieurs années, je sentoie vivement le besoin du repos, dont mes barbares ennemis se faisoient un jeu de me

priver, je soupirois plus que jamais après cette aimable oisiveté, après cette douce quiétude d'esprit & de corps que j'avois tant convoitée, & à laquelle, revenu des chimères de l'amour & de l'amitié, mon cœur bornoit sa félicité suprême. Je n'envisageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuse à laquelle j'allois me livrer, & si la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impossibilité de payer de ma personne avec succès, me l'ôtoit absolument. Vingt ans de méditation profonde, à part moi, m'auroient moins coûté que six mois d'une vie active, au milieu des hommes & des affaires, & certain d'y mal réussir.

Je m'avifai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Pourfuivi dans tous mes refuges

par les menées souterraines de mes secrets persécuteurs, & ne voyant plus que la Corse où je pusse espérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laisser nulle part, je résolus de m'y rendre avec les directions de Buttafuoco, aussitôt que j'en aurois la possibilité, mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en apparence, au travail de la législation, & de me borner, pour payer en quelque sorte à mes hôtes leur hospitalité, à écrire sur les lieux leur histoire, sauf à prendre sans bruit les instructions nécessaires pour leur devenir plus utile, si je voyois jour à y réussir. En commençant ainsi par ne m'engager à rien, j'espérois être en état de méditer en secret & plus à mon aise un plan qui put leur convenir, & cela sans renoncer beaucoup à ma chère solitude, ni

me soumettre à un genre de vie qui m'étoit insupportable, & dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage dans ma situation n'étoit pas une chose aisée à exécuter. A la manière dont M. Dastier m'avoit parlé de la Corse, je n'y devois trouver des plus simples commodités de la vie que celles que j'y porterois, linge, habits, vaisselle, batterie de cuisine, papier, livres, il falloit tout porter avec soi. Pour m'y transplanter avec ma gouvernante, il falloit franchir les Alpes, & dans un trajet de deux cent lieues traîner à ma suite tout un bagage; il falloit passer à travers les états de plusieurs souverains, & sur le ton donné par toute l'Europe, je devois naturellement m'attendre, après mes malheurs, à trouver partout des obstacles & à voir chacun se faire un

honneur de m'accabler de quelque nouvelle disgrâce & violer avec moi tous les droits des gens & de l'humanité. Les frais immenses, les fatigues, les risques d'un pareil voyage m'obligeoient d'en prévoir d'avance & d'en bien peser toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin seul, sans ressource à mon âge, & loin de toutes mes connoissances, à la merci de ce peuple barbare & féroce, tel que me le peignoit M. Dastier, étoit bien propre à me faire rêver sur une pareille résolution avant de l'exécuter. Je désirois passionnément l'entrevue que Buttafuoco m'avoit fait espérer, & j'en attendois l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançois ainsi, vinrent les persécutions de Motiers, qui me forcèrent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voya-

ge, & surtout pour celui de Corse. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco; je me réfugiai dans l'isle de St. Pierre, d'où je fus chassé à l'entrée de l'hiver, comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige rendoient alors pour moi cette émigration impraticable, surtout avec la précipitation qu'on me prescrivoit. Il est vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impossible à exécuter: car du milieu de cette solitude enfermée, au milieu des eaux, n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ, pour trouver bateaux & voitures pour sortir de l'isle & de tout le territoire; quand j'aurois eu des ailes, j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le baillif de Nidau, en répondant à sa lettre, & je m'empressai de sortir
de

de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri, & comment n'ayant pu dans mon découragement obtenir qu'on disposât de moi, je me déterminai, sur l'invitation de milord Maréchal, au voyage de Berlin, laissant Thérèse hiverner à l'isle de St. Pierre, avec mes effets & mes livres, & déposant mes papiers dans les mains de Du Peyrou. Je fis une telle diligence, que dès le lendemain matin, je partis de l'isle & me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminasse mon voyage par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Sitôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon asyle, j'eus une affluence de visites du voisinage, & surtout de B.....s qui venoient avec la plus détestable

fauffeté me flagorner, m'adoucir & me protefter qu'on avoit pris le moment des vacances & de l'infrequence du Sénat pour minuter & m'intimer cet ordre, contre lequel, difoient-ils, tout le Deux-cent étoit indigné. Parmi ce tas de confolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de Bienne, petit état libre enclavé dans celui de Berne, & entr'autres un jeune homme, appelé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang, & avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de fes concitoyens, de choisir ma retraite au milieu d'eux, m'affurant qu'ils défiroient avec empreflement de m'y recevoir, qu'ils fe feroient une gloire & un devoir de m'y faire oublier les perfecutions que j'avois fouffertes, que je n'avois à craindre chez eux au-

cune influence des Bernois, que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des lois de perfonne, & que tous les citoyens étoient unanimement déterminés à n'écouter aucune follicitation qui me fut contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranloit pas, fe fit appuyer de plusieurs autres perfonnes, tant de Bienne & des environs que de Berne même, & entr'autres du même Kirkeberguer, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suiffe, & que fes talens & fes principes me rendoient intéreffant. Mais des follicitations moins prévues & plus prépondérantes furent celles de M. Barthès, secrétaire d'ambassade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à fon invitation, & m'étonna par l'intérêt vif & tendre

qu'il paroïſſoit prendre à moi. Je ne connoiſſois point du tout M. Barthès; cependant, je le voyois mettre à ſes diſcours la chaleur, le zèle de l'amitié, & je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur de me perſuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville & de ſes habitans, avec leſquels il ſe montreroit ſi intimément lié, qu'il les appela pluſieurs fois devant moi, ſes patrons & ſes pères.

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours ſouſſonné M. de C.....l d'être l'auteur caché de toutes les perſécutions que j'éprouvois en Suiffe. La conduite du réſident de France à Genève, celle de l'ambaffadeur à Soleure, ne confirmoient que trop ces ſouſſons; je voyois la France influer en ſecret

ſur tout ce qui m'arrivoit à Berne, à Genève, à Neuchâtel, & je ne croyois avoir en France aucun ennemi puiffant que le ſeul duc de C.....l. Que pouvois-je donc penſer de la viſite de Barthès & du tendre intérêt qu'il paroïſſoit prendre à mon fort? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, & l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir partout des embûches ſous les careſſes. Je cherchois avec ſurpriſe la raiſon de cette bienveillance de Barthès; je n'étois pas aſſez ſot pour croire qu'il fit cette démarche de ſon chef, j'y voyois une publicité, & même une affectation qui marquoit une intention cachée, & j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens ſubalternes cette intrépidité généreuſe qui, dans un poſte ſemblable,

avoit souvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beuteville chez M. de Luxembourg; il m'avoit témoigné quelque bienveillance; depuis son ambassade, il m'avoit encore donné quelques signes de souvenir, & m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure: invitation dont, sans m'y rendre, j'avois été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité si honnêtement par les gens en place. Je présimai que M. de Beuteville, forcé de suivre ses instructions en ce qui regardoit les affaires de Genève, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avoit ménagé, par des soins particuliers, cet asyle de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille sous ses auspices. Je fus sensible à cette attention, mais sans en vouloir profiter, & déter-

miné tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aspirois avec ardeur au moment de rejoindre milord Maréchal, persuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos & un bonheur durable.

A mon départ de l'isle, Kirkeberger m'accompagna jusqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet & quelques autres Biennois qui m'attendoient à la descente du bateau. Nous dînâmes tous ensemble à l'auberge, & en y arrivant, mon premier soin fut de faire chercher une chaise, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces Messieurs reprirent leurs instances pour me retenir parmi eux, & cela avec tant de chaleur & des protestations si touchantes que, malgré toutes mes résolutions, mon cœur qui n'a jamais su résister aux caresses, se laissa émouvoir aux leurs: sitôt

qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent si bien leurs efforts, qu'enfin je me laissai vaincre, & consentis de rester à Bienne, au moins jusqu'au printemps prochain.

Aussitôt Wildremet se pressa de me pourvoir d'un logement, & me vanta comme une trouvaille une vilaine petite chambre sur un derrière, au troisième étage, donnant sur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiseur. Mon hôte étoit un petit homme de basse mine & passablement fripon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, & en fort mauvais prédicament dans le quartier; il n'avoit ni femme, ni enfans, ni domestiques, & tristement reclus dans ma chambre solitaire, j'étois dans le plus riant pays du monde, logé de manière à périr de mélancolie en peu de

jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empressement des habitans à me recevoir, fut de n'appercevoir en passant dans les rues rien d'honnête envers moi dans leurs manières, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à rester là, quand j'appris, vis, & sentis même dès le jour suivant qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égards; plusieurs pressés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me signifier le plus durement qu'on pourroit, un ordre de sortir sur le champ de l'état, c'est-à-dire de la ville. Je n'avois personne à qui me confier; tous ceux qui m'avoient retenu s'étoient éparpillés. Wildremet avoit disparu, je n'entendis plus parler de Barthès, & il ne parut pas que

sa recommandation m'eut mis en grande faveur auprès des patrons & des pères qu'il s'étoit donné devant moi. Un M. de Vau-Travers, Bernois, qui avoit une jolie maison proche la ville, m'y offrit cependant un asyle, espérant, me dit-il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas assez flatteur pour me tenter de prolonger mon séjour chez ce peuple hospitalier.

Cependant ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà passé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour sortir de tous leurs états, & je ne laissois pas, connoissant leur dureté, d'être en quelque peine sur la manière dont ils me les laifseroient traverser, quand M. le baillif de Nidau vint tout à propos me tirer d'embaras. Comme il avoit

hautement improuvé le violent procédé de L. L. E. E. il crut dans sa générosité me devoir un témoignage public, qu'il n'y prenoit aucune part, & ne craignit pas de sortir de son bailliage pour venir me faire une visite à Bienne. Il vint la veille de mon départ, & loin de venir incognito il affecta même du cérémonial, vint *in fiocchi* dans son carrosse avec son secrétaire, & m'apporta un passe-port en son nom, pour traverser l'état de Berne à mon aise & sans crainte d'être inquiété. La visite me toucha plus que le passe-port. Je n'y aurois guère été moins sensible quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de si puissant sur mon cœur qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du foible injustement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine

procuré une chaise, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérèse à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à Bienne, & que j'eus à peine le temps de contremander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau désastre. On verra dans ma troisième partie, si jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant parti pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, & comment les deux Dames qui vouloient disposer de moi après m'avoir à force d'intrigues chassé de la Suisse où je n'étois pas assez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. &

Mde. la comtesse d'Egmont, à M. le prince Pignatelli, à Mde. la marquise de Mesme & à M. le marquis de Juigné.

J'ai dit la vérité; si quelqu'un fait des choses contraires à ce que je viens d'exposer, fussent-elles mille fois prouvées, il fait des mensonges & des impostures, & s'il refuse de les approfondir & de les éclaircir avec moi, tandis que je suis en vie, il n'aime ni la justice ni la vérité. Pour moi je le déclare hautement & sans crainte: Quiconque, même sans avoir lu mes écrits, examinera par ses propres yeux mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchans, mes plaisirs, mes habitudes, & pourra me croire un mal-honnête homme, est lui-même un homme à étouffer.

J'achevai ainsi ma lecture & tout le monde se tut. Mde. d'Egmont

fut la seule qui me parut émue ;
 elle treffaillit visiblement , mais elle
 se remit bien vite , & garda le silence
 ainsi que toute la compagnie. Tel
 fut le fruit que je tirai de cette
 lecture & de ma déclaration.

Fin du quatrième Volume.

72704 4/2



CONFESSION
DE
ROUSSEAU

4

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
50 EAST LEXINGTON AVENUE
NEW YORK, N. Y. 10017
LONDON: ROUTLEDGE AND KEGAN PAUL
AND CO., 11 BEDFORD SQUARE
W. C. 1A, ENGLAND
DISTRIBUTED BY THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
50 EAST LEXINGTON AVENUE
NEW YORK, N. Y. 10017